

KEAN
(1836)

ALEXANDRE DUMAS

Kean
ou
Désordre et génie
comédie en cinq actes, en six tableaux

Variétés. – 31 août 1836.

LE JOYEUX ROGER
2014

ISBN : 978-2-923981-78-9

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Un salon chez le comte de Koefeld.

Scène première

Elena, l'intendant, un domestique.

L'INTENDANT, donnant des ordres

A-t-on dressé les tables de jeu ?

LE DOMESTIQUE

Deux de whist, une de boston.

L'INTENDANT

Vous avez prévenu les musiciens ?

LE DOMESTIQUE

Ils seront au grand salon à neuf heures et demie.

L'INTENDANT

C'est bien... Alors le punch et le thé au boudoir.

ELENA, écrivant une lettre

Et n'oubliez pas les cigares pour ces messieurs... Tout est bien ; monsieur l'intendant, ne vous éloignez pas de la soirée, je vous prie.

(L'intendant sort.)

LE DOMESTIQUE, annonçant

Milady comtesse de Gosswill.

ELENA

Oh ! faites entrer, faites entrer vite ! (À Amy, qui entre.) Bonjour, chère... Oh ! que vous êtes tout aimable, de venir ainsi de bonne heure ! J'ai tant de choses à vous dire ! On ne se voit vraiment plus ; on se rencontre, voilà tout.

Scène II

Elena, Amy, devant une psyché

AMY, minaudant

Aussi ai-je cru faire merveille en arrivant avant tout le mon-

de ; nous aurons au moins, de cette manière, une demi-heure de bonne causerie ; car, moi aussi, j'ai mille choses à vous dire, et la première, ma belle Vénitienne, c'est qu'au milieu de nos cheveux blonds et de nos yeux bleus, vos cheveux et vos yeux noirs sont toujours ce qu'il y a de plus nouveau et de mieux pour le moment dans nos salons.

ELENA

Si ce n'est, cependant, ce beau cou blanc et ces belles mains blanches, cette taille mince et souple comme une écharpe... Oh ! bien décidément, vous me rangez à l'avis de votre grand poète, et l'Angleterre est un nid de cygnes au milieu d'un vaste étang... Voyons, craignez-vous que nos convives n'en réchappent ? Asseyez-vous donc là.

AMY

Tout à l'heure, et avec grand plaisir, car je suis fatiguée... mais fatiguée horriblement ! Il y avait une course à New-Market, et je n'ai pas pu me dispenser d'y aller. J'ai été obligée de me lever à dix heures du matin, et, quand je fais de ces imprudences, j'en ai pour toute la journée à me remettre... Oh ! il fallait bien que ce fût chez vous pour que je vinsse, allez... (S'asseyant.) Et vous, qu'avez-vous fait ?...

ELENA

Rien aujourd'hui, que les préparatifs nécessaires.

AMY

Et, hier au soir, avez-vous été quelque part ?

ELENA

Oui, à Drury-Lane.

AMY

On jouait ?

ELENA

Hamlet et le Songe d'une nuit d'été.

AMY

Et qui faisait le personnage d'Hamlet ?... Young ?...

ELENA

Non, Edmond Kean...

AMY

Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit que c'était votre jour de loge ? Je vous aurais demandé une place.

ELENA

Et je vous l'aurais donnée avec grand plaisir... Kean a été vraiment superbe.

AMY

Superbe ?

ELENA

Sublime !... j'aurais dû dire.

AMY

Quel enthousiasme !

ELENA

Il vous étonne ?... Cependant, vous savez que nous autres Italiennes n'avons point de demi-sensations, et ne savons cacher ni notre mépris ni notre admiration.

AMY

Promettez-moi de ne pas me battre trop fort, je vous dirai une chose.

ELENA

Dites...

AMY

Préparez-vous alors à entendre ce qui a jamais été inventé de plus absurde.

ELENA

Parlez...

AMY

Je ne sais vraiment comment vous dire cela... C'est si ridicule !

ELENA

Mais, mon Dieu, qu'est-ce donc ?

AMY

Personne ne peut nous entendre ?

ELENA

Vous m'effrayez, savez-vous ?

AMY

Eh bien, je vous dirai que l'on commence à remarquer dans le monde que vous êtes bien assidue à Drury-Lane.

ELENA

Vraiment ?... Eh bien, cela doit flatter vos compatriotes, qu'une étrangère soit si dévote à Shakspeare.

AMY

Oui ; mais on ajoute que vous allez à l'église non pour rendre hommage au dieu, mais pour adorer le prêtre.

ELENA

Young ?

AMY

Non.

ELENA

Macready ?

AMY

Non.

ELENA

Kemble ?

AMY

Kean...

ELENA

Oh ! la bonne folie !... (Se mordant les lèvres.) Et qui dit cela ?

AMY

Est-ce que l'on sait qui dit ces sortes de choses ? Elles tombent du ciel.

ELENA

Et il passe toujours une bonne amie qui les ramasse... Alors, je l'aime ?

AMY

À la folie, dit-on.

ELENA

Et l'on me blâme ?

AMY

On vous plaint... Aimer un homme comme Kean !...

ELENA

Un instant, comtesse !... je n'ai pas fait d'aveu... Et pourquoi n'aimerait-on pas Kean ?

AMY

Mais, d'abord, parce que c'est un comédien, et que, ces sortes de gens n'étant pas reçus dans nos salons...

ELENA

Ne doivent pas être reçus dans nos boudoirs... J'ai cependant rencontré M. Kemble dans les appartements du duc d'York.

AMY

C'est vrai.

ELENA

Et qui peut fermer à l'un les portes qui s'ouvrent devant l'autre ?

AMY

Sa réputation affreuse, chère amie...

ELENA

Vraiment ?

AMY

Oh ! mais il n'y a que vous qui ne sachiez pas cela... Kean est un véritable héros de débauche et de scandale ! un homme qui se pique d'effacer Lovelace par la multiplicité de ses amours, qui lutte de luxe avec le prince royal, et qui, avec tout cela, par un contraste qui dénonce son extraction, revêt, à peine débarrassé du manteau de Richard, l'habit d'un matelot du port, court de taverne en taverne, et se fait rapporter chez lui plus souvent qu'il n'y rentre.

ELENA

Je vous écoute, chère amie... Allez, allez !

AMY

Un homme criblé de dettes, qui spéculé, dit-on, sur les caprices de certaines grandes dames pour échapper aux poursuites de ses créanciers.

ELENA

Et l'on a pu supposer que j'aimais un pareil homme !... un

homme comme celui dont vous venez de me faire le portrait !... là, sérieusement ?

AMY

Mais très-sérieusement. Vous pensez bien que je ne l'ai pas cru, moi... que lord Delmours ne l'a pas cru... que milady...

ELENA

À propos, j'avais oublié de vous demander de ses nouvelles... Comment se porte-t-il ?

AMY

Qui ?...

ELENA

Lord Delmours...

AMY

De ses nouvelles, à moi ? Comment ! est-ce que je sais ce qu'il fait, ce qu'il devient ?

ELENA

Pardon... mais je m'en informe à tout le monde : c'est un si excellent jeune homme !... beau, élégant, spirituel, un peu indiscret... voilà tout.

AMY

Indiscret ?

ELENA

Oui... Mais qui croit à ce qu'il dit ? Personne ! Pardon, je vous ai interrompue... Vous parliez de ?...

AMY

Je ne sais plus... Ah ! je crois que c'était du dernier bal du duc de Northumberland... Il a été délicieux, et j'ai été étonnée de ne pas vous y apercevoir. Je vous ai cherchée partout, je voulais vous présenter à la duchesse de Devonshire... Elle aurait eu le plus grand plaisir à vous connaître, j'en suis sûre.

ELENA

Merci de ce que vous pensez si souvent à moi... mais la chose était faite depuis longtemps... Mon mari, en sa qualité d'ambassadeur de Danemark, a été invité chez elle aussitôt son arrivée à Londres.

AMY

Et ne le verrons-nous pas, ce cher ambassadeur ?

ELENA

Ne dirait-on pas que vous avez la baguette d'une fée, et que vos désirs sont des ordres ? Voyez !

Scène III

Les mêmes, le comte de Koefeld.

LE COMTE, à son secrétaire

Faites partir un courrier à l'instant, et qu'il profite du premier bâtiment qui mettra à la voile... Ces dépêches ne peuvent souffrir aucun retard.

AMY

La politique européenne laisse-t-elle enfin à M. le comte de Koefeld un moment de loisir ?

LE COMTE

Le comte de Koefeld a renvoyé tous les souverains de l'Europe à demain, afin de consacrer sa soirée à la reine de l'Angleterre, à la belle comtesse Amy de Gosswill.

AMY

Quel malheur qu'on ne puisse pas croire un mot de tout cela !

ELENA

N'a-t-il pas dit que, jusqu'à demain, il avait rompu avec la diplomatie ?

AMY

Oui ; mais l'habitude est une seconde nature.

LE COMTE

S'il en est ainsi, je vais dire un mal horrible de vous. Qui vous habille donc, milady ? Cette robe vous fait une taille affreuse ! et comment choisit-on le blanc avec un teint comme le vôtre ?... Si au moins vous aviez les cheveux blonds et les yeux noirs, cette beauté sévère rachèterait tous les autres défauts... mais, non, rien de tout cela... Oh ! sur mon honneur ! quand on a été aussi maltraitée de la nature, on doit être jalouse de tout le monde !... Eh bien, suis-je vrai, cette fois-ci ?

KEAN

AMY

Pas plus que la première...

LE COMTE

Mais, alors, que croirez-vous ?

AMY

Tout ce que vous ne me direz pas.

LE COMTE

Il est bien malheureux que les femmes ne soient pas ambassadeurs.

AMY

Pourquoi cela ?

LE COMTE

Parce qu'il y a bien peu de secrets que l'on parviendrait à leur cacher.

ELENA, regardant Amy

Elles sont ambassadrices.

AMY

Méchante !...

ELENA

Et, en cette qualité, elles savent garder ceux qu'elles ont surpris.

AMY

Oh ! que vous avez là un charmant éventail !

ELENA

Un cadeau du prince de Galles.

AMY

Montrez donc.

LE COMTE

N'aurons-nous donc point lord Gosswill ?

AMY

Il n'a pu venir ; il aide en ce moment, je crois, lord Mewill à se mésallier.

LE COMTE

Ah ! c'est, sur mon honneur, vrai ! c'est aujourd'hui que lord Mewill épouse cette riche héritière sur la dot de laquelle il

compte pour refaire sa fortune... Comment appelez-vous déjà cette jeune fille ?... miss Anna ?

AMY

Anna Damby, je crois... C'est un de ces noms qui ne se retiennent pas ; il n'y a rien qui les rappelle.

LE COMTE, à Elena

Vous savez, madame... c'est cette jeune et jolie personne qui a, presque en face de la nôtre, une loge à Drury-Lane, et que vous avez remarquée pour la voir à toutes les représentations : elle a pu faire la même remarque sur vous, au reste.

ELENA

Oui, oui, je sais.

AMY

Vous ne devineriez pas, monsieur le comte, l'indiscrétion que j'ai commise : j'ai demandé à ma chère Elena une place dans sa loge pour la première fois que jouera Kean... C'est un si grand acteur !... un homme de tant de génie !

LE COMTE

Vous désirez donc le voir ?

AMY

Plus que vous ne pouvez imaginer... et de près surtout. Votre loge est à l'avant-scène, et l'on doit y être à merveille pour que pas un des mouvements de sa physionomie ne soit perdu.

LE COMTE

Eh bien, je suis fort aise que vous ayez ce désir ; car je vous le ferai voir aujourd'hui de plus près encore que de ma loge...

AMY

Vraiment !... et d'où cela ?

LE COMTE

D'un côté de ma table à l'autre... Je l'ai invité à dîner avec nous.

ELENA

Comment, monsieur, vous avez fait cela sans m'en prévenir ?

AMY

Inviter Kean !

LE COMTE

Pourquoi pas ? Le prince royal l'invite bien ! D'ailleurs, inviter, inviter comme on invite ces messieurs, en qualité de bouffon : nous lui ferons jouer une scène de *Falstaff* après le dîner... Cela nous amusera, nous rirons.

ELENA

Oh ! mais, je vous le répète, monsieur, comment avez-vous fait cela s'en m'en prévenir ?

LE COMTE

C'était une surprise que je ménageais au prince royal, à qui mes instructions m'enjoignent de faire la cour ; mais vous m'avez arraché mon secret : dites encore que je suis diplomate !

UN DOMESTIQUE, entrant avec une lettre à la main

Une lettre pressée pour M. le comte...

LE COMTE

Vous permettez, mesdames ?

AMY

Comment donc...

LE COMTE, lisant

« Monseigneur, je suis désespéré de ne pouvoir accepter votre gracieuse invitation, mais une affaire que je ne puis remettre me prive de l'honneur d'être le convive de Votre Excellence. Soyez assez bon, monseigneur, pour déposer mes regrets les plus vifs et mes hommages les plus respectueux aux pieds de madame la comtesse. »

ELENA, à part

Ah ! je respire...

LE COMTE

Nous vivons dans un singulier siècle, il faut en convenir : un comédien refuse l'invitation d'un ministre !

AMY

Mais cela me paraît une excuse, et non pas un refus.

LE COMTE

Oh ! c'est un refus et bien en règle, je m'y connais ; j'ai été employé à trois négociations de mariage entre altesses royales.

ELENA

Mais votre lettre était-elle convenable ?

LE COMTE

Jugez-en par la réponse, madame.

LE DOMESTIQUE, annonçant

Son Altesse royale monseigneur le prince de Galles.

Scène IV

Les mêmes, le prince de Galles.

LE PRINCE, entrant en riant

Oh ! c'est, Dieu me damne ! une chose merveilleuse... Pardon, madame la comtesse, si j'entre chez vous si joyeusement ; mais, voyez-vous, c'est qu'en ce moment l'aventure la plus bouffonne que je connaisse court les rues de Londres, et sans masque encore...

ELENA

Certes, nous vous pardonnerons, monseigneur, mais à une condition, c'est que vous allez nous dire cette aventure.

LE PRINCE

Comment ! si je vous la dirai !... je crois bien ; je la dirais aux roseaux de la Tamise, comme le roi Midas, si je n'avais personne à qui la raconter.

ELENA

Je déclare d'avance que je n'en croirai pas un mot.

AMY

Oh ! dites toujours, monseigneur, si nous ne la croyons pas, soyez tranquille, cela ne nous empêchera pas de la répandre.

LE PRINCE

Vous connaissez bien lord Mewill ?

LE COMTE

Qui devait épouser cette petite bourgeoise ?

LE PRINCE

Qui devait est bien dit...

AMY

Mais c'était chose convenue pour aujourd'hui, ce me semble ?

LE PRINCE

Eh bien, il a eu l'innocence de le croire comme vous, et, en conséquence, il a remonté sa maison : chevaux et voitures, créanciers et créances, tout cela a été remis à neuf... C'est un homme expéditif que lord Mewill ; malheureusement, au moment de marcher à l'autel, comme la fiancée se faisait attendre, on est allé pour la chercher... et l'on a trouvé la porte ouverte et la jeune fille enlevée ; la cage, mais plus d'oiseau.

ELENA

Pauvre enfant, qu'on voulait sacrifier sans doute, et qui sans doute aimait quelqu'un ! Il lui sera arrivé malheur.

LE PRINCE

Avec cela, notez encore qu'elle loge à cinq cents pas de la Tamise.

(Il rit.)

LE COMTE

Elle s'y sera jetée... La vue continuelle de l'eau...

AMY

Oh ! mon Dieu ! et vous riez de cela, monseigneur ?

LE PRINCE

Rassurez-vous, madame, la vue continuelle de l'eau lui a donné l'envie de voyager par mer, et voilà tout. Mais, comme voyager seule est chose ennuyeuse, elle a choisi un bon compagnon qui, je vous en répons, ne la laissera pas en route.

AMY

Et sait-on le nom du ravisseur ?...

LE PRINCE

Un nom des plus illustres de l'Angleterre.

AMY

Oh ! prince, prince, je vous en supplie !...

LE COMTE

Ne pressez pas trop Son Altesse, mesdames ; vous l'embarrasseriez peut-être beaucoup.

LE PRINCE

Mauvais plaisant !... soyez tranquille, je ne m'attaque pas à la

bourgeoisie... J'aurais trop peur d'échouer... Non, mesdames, c'est un nom bien plus illustre que le mien, un front couronné depuis longtemps, tandis que le mien attend encore sa couronne ; et Dieu la conserve pendant maintes années sur la tête de mon frère !

ELENA, inquiète

Mais enfin qui donc ?...

LE PRINCE

Vous ne devinez pas ?... Eh ! mon Dieu, il y a une heure que je vous mets le doigt dessus... Et qui donc cela pouvait-il être, sinon le Faublas, le Richelieu, le Rochester des trois royaumes... Edmond Kean ?

ELENA

Edmond Kean ?... Cela est impossible !...

LE COMTE

Impossible ?... Mais cela m'explique au contraire son refus, et il fallait une affaire de cette importance pour priver M. Kean de l'honneur d'être notre convive.

ELENA, à part

Oh ! mon Dieu !

LE COMTE

Je suis, du reste, enchanté qu'il ait refusé, maintenant... S'il était venu aujourd'hui, et que la chose fût arrivée demain, on aurait cru que j'étais son complice.

LE PRINCE

Et cela aurait pu brouiller l'Angleterre avec le Danemark... Mesdames, il faudra vraiment fêter cet événement, qui empêche la guerre à l'étranger... et qui ramène la paix à l'intérieur.

AMY

Étions-nous donc menacés d'une révolution ?...

LE PRINCE

Comment ! mais... nous étions en état permanent de guerre civile !... matrimonialement parlant, il n'y avait plus ni mari qui osât répondre de sa femme, ni amant de sa maîtresse... C'est une fortune pour la morale publique, et je ne m'étonnerais pas que la

moitié de Londres fût illuminée ce soir.

AMY

Était-ce donc vraiment un homme si fort à craindre ? et serait-il vrai que certaines grandes dames ont eu la bonté, vraiment inouïe, de l'élever jusqu'à elles ?

LE PRINCE

Oh ! c'est une erreur ! elles ne l'ont point élevé jusqu'à elles, elles sont seulement descendues jusqu'à lui !... ce qui est fort différent, ce me semble.

ELENA, à part

Que je souffre ! mon Dieu, que je souffre !

LE COMTE

Ah ! c'est vraiment fort drôle, et il n'y a qu'en Angleterre qu'on voit de ces choses-là.

LE PRINCE

Prenez garde, mon cher comte !... les ambassadeurs sont à moitié naturalisés.

ELENA

Monseigneur...

LE PRINCE

Oh ! pardon, madame la comtesse...

AMY

Et vous croyez, monseigneur, que la nouvelle est vraie ?

LE PRINCE

Si je le crois ! c'est-à-dire que je parie qu'à cette heure Kean est sur la route de Liverpool.

LE DOMESTIQUE, annonçant

M. Kean !

ELENA, étonnée

M. Kean ?

AMY, étonnée

M. Kean ?

LE COMTE, étonné

M. Kean ?

LE PRINCE

Ah ! voilà qui se complique, par exemple.

LE COMTE

Faites entrer.

Scène V

Les mêmes, Kean.

KEAN, avec les manières les plus fashionables

Milady, milord, j'ose espérer que vous voudrez bien excuser la contradiction qu'il y a entre ma lettre et ma conduite ; mais une circonstance inattendue est venue tout à coup changer des projets arrêtés, et m'a fait un devoir, une loi de la démarche que j'accomplis en ce moment. (Se retournant vers le prince.) Son Altesse daignera-t-elle recevoir mes hommages ?

LE COMTE

J'avoue que je ne comptais plus sur vous, monsieur. D'abord à cause du refus que contenait cette lettre que je viens de recevoir ; ensuite à cause des bruits étranges qui se sont répandus aujourd'hui sur votre compte.

KEAN

Ce sont précisément ces bruits qui m'amènent chez vous, monsieur le comte ; car ces bruits, tout exagérés qu'ils peuvent être, ont cependant une certaine consistance : oui, miss Anna est venue chez moi ; mais, ne m'y ayant pas trouvé, elle y a laissé cette lettre. L'espion qui l'avait vue entrer n'aura pas eu la patience d'attendre sa sortie, voilà tout... Mais, comme la réputation de miss Anna est compromise, je n'ai point trouvé de meilleur moyen de vous remercier de la gracieuse invitation que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, qu'en vous choisissant, monsieur le comte, pour faire entendre à Londres sa justification et la mienne... Honneur pour honneur...

LE COMTE

Votre justification, monsieur ! Vous êtes innocent ou vous êtes coupable... Si vous êtes innocent, un démenti formel donné

par vous suffira.

KEAN

Un démenti formel donné par moi suffira, dites-vous ? Oh ! monsieur le comte, croyez-vous donc que je ne sache pas les calomnies auxquelles notre position nous expose ? Un démenti donné par l'acteur Kean sera suffisant pour les artistes, qui savent l'acteur Kean homme d'honneur ; mais il n'aura aucun poids auprès des gens du monde, qui ne le connaissent que pour un homme de talent. Il faut donc que ce démenti lui soit donné par une bouche qu'ils ne puissent récuser... par une personne dont la haute position et la réputation sans tache commandent la confiance et le respect... par madame la comtesse, par exemple ; et elle pourra le faire hardiment, si elle daigne jeter les yeux sur cette lettre.

LE PRINCE

Où veut-il en venir ?

LE COMTE

Lisez vous-même, monsieur ; nous vous écoutons.

KEAN

Pardon, monsieur, mais un secret duquel dépend le bonheur, l'avenir et peut-être l'existence d'une femme ne peut souvent être révélé qu'à une femme. Il y a des mystères et des délicatesses que nos cœurs, à nous autres hommes, ne comprennent pas. Permettez donc que ce soit dans celui de madame la comtesse que je dépose le secret de miss Anna. Si ce secret était le mien, monsieur le comte, je l'exposerais au grand jour, pour qu'il brillât au soleil et qu'il éclatât à tous les yeux. Madame la comtesse me promettra seulement de ne pas le révéler ; mais, quand tout le monde saura qu'elle le connaît lorsqu'elle élèvera la voix pour dire : « Edmond Kean n'est point coupable de l'enlèvement de miss Anna », tout le monde la croira.

LE PRINCE

Et mon rang me donne-t-il le droit de partager cette confiance ?

KEAN

Monseigneur, tous les hommes sont égaux devant un secret...
Monsieur le comte, je vous renouvelle ma prière.

LE COMTE

Mais, si madame y consent, et que vous y attachiez réellement
l'importance que vous paraissez y mettre, monsieur Kean, je n'y
vois pas d'inconvénient.

KEAN

Madame la comtesse ratifiera-t-elle la faveur que m'accorde
M. le comte ?

ELENA

Mais je ne sais vraiment...

KEAN

Je la supplie.

AMY, prenant le comte par un bras

Allons, comte, une fois que votre femme saura ce secret, vous
le devinerez bientôt. Vous êtes diplomate.

LE PRINCE, le prenant par l'autre bras

Et, quand vous le saurez, vous nous en ferez part, n'est-ce pas,
monsieur le comte ? Si cependant cela n'est point contraire aux
instructions de votre gouvernement.

(Ils l'emmènent près de la cheminée.)

ELENA, sur le devant de la scène, Kean derrière elle

Donnez-moi donc cette lettre, puisque la lecture de cette lettre
peut vous justifier.

KEAN

La voici.

ELENA, lisant

« Monsieur, je me suis présentée chez vous, et ne vous ai
point trouvé. Vous dire, quoique je n'aie pas l'honneur d'être
connue de vous, que de cette entrevue dépendra l'avenir de ma
vie entière, c'est m'assurer d'avance que j'aurai le bonheur de
vous rencontrer demain.

» ANNA DAMBY, à Kean. »

Merci, monsieur, merci mille fois... Mais quelle réponse avez-

vous faite à cette lettre ?

KEAN

Tournez la page, madame...

ELENA, lisant pendant que Kean
retourne causer avec le prince et le comte

« Je ne savais comment vous voir, Elena ; je n'osais vous écrire ; une occasion se présente et je la saisis. Vous savez que les rares moments que vous dérobez pour moi à ceux qui vous entourent passent si rapides et si tourmentés, qu'ils ne marquent réellement dans ma vie que par leur souvenir... »

(Elle s'arrête étonnée.)

KEAN, qui est revenu près d'elle

Daignez lire jusqu'au bout, madame.

ELENA, lisant

« J'ai souvent cherché par quel moyen une femme, dans votre position, et qui m'aimerait véritablement, pourrait m'accorder par hasard une heure sans se compromettre... et voici ce que j'ai trouvé : si cette femme m'aimait assez pour m'accorder cette heure, en échange de laquelle je donnerais ma vie... elle pourrait, en passant devant le théâtre de Drury-Lane, faire arrêter la voiture au bureau de location et entrer sous le prétexte de retirer un coupon ; l'homme qui tient le bureau m'est dévoué, et je lui ai donné l'ordre d'ouvrir une porte secrète que j'ai fait percer dans ma loge sans que personne le sache, à une femme vêtue de noir et voilée qui daignera peut-être venir m'y voir... la première fois que je jouerai. » – Voici votre lettre, monsieur.

KEAN

Mille grâces, madame la comtesse. (S'inclinant.) Monsieur le comte... Milady... Monseigneur...

(Il va pour sortir.)

AMY, qui s'est avancée

Eh bien, Elena ?

LE PRINCE

Eh bien, madame ?

LE COMTE

Eh bien, comtesse ?

ELENA, lentement

C'était à tort que l'on accusait M. Kean de l'enlèvement de miss Anna.

KEAN

Merci, madame la comtesse.

LE PRINCE, le regardant s'éloigner

Ah ! monsieur Kean, vous venez de nous jouer là une charade dont je vous donne ma parole que je saurai le mot !

UN DOMESTIQUE, entrant

Monseigneur est servi.

(Le prince offre la main à la comtesse de Koefeld,
le comte à Amy ; les autres convives les suivent.)

ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

Un salon chez Kean. Au lever du rideau, le théâtre présente toutes les traces d'une orgie. Kean dort sur une table, tenant d'une main le tuyau d'une pipe turque, et de l'autre le goulot d'une bouteille de rhum. David est étendu sous la table. Tom est couché. Bardolph est à cheval sur une chaise. Des bouteilles vides ont roulé à terre ; deux ou trois, à moitié pleines, sont restées sur la table. Un châle est accroché à une patère. L'obscurité la plus complète règne sur la scène. Salomon paraît à une petite porte avec Pistol.

Scène première

Kean, David, Tom, Bardolph, endormis ; Salomon, Pistol.

SALOMON, à demi-voix

Attends-moi là, Pistol ; l'illustre Kean, l'honneur de Londres, le soleil de l'Angleterre, a fait faire relâche hier pour se reposer, et je vais écouter à la porte de sa chambre pour savoir s'il est éveillé ou s'il dort encore.

PISTOL, montrant son nez

Allez en douceur, monsieur Salomon, j'ai le temps d'attendre. Si je peux me présenter, soufflez-moi cela par le trou de la serrure, et alors je fais mon entrée en deux temps sans balancer.

SALOMON, fermant la porte

Chut !... Ce n'est pas sans peine que j'ai obtenu de lui qu'il rentrât sans passer par sa maudite taverne. Voilà enfin une nuit de repos, de tranquillité, de calme !... Elles sont rares... Il paraît qu'il dort joliment. Ce paresseux de Newman, qui n'a pas encore ouvert ici, à neuf heures du matin ! (Il va vers une fenêtre, et ouvre les volets. Il fait grand jour ; on aperçoit la Tamise. Se retournant, et voyant le désordre.) Salomon, mon ami, tu n'es qu'un niais, et il t'a encore mis dedans... C'est la sixième fois depuis le commencement du mois, et nous sommes aujourd'hui le 7 ! Et avec qui encore fait-il de pareilles orgies ?... Avec de misérables cabotins

qui jouent le Lion... la Muraille... et le Clair de lune dans *le Songe d'une nuit d'été*. Vraiment, si on les trouvait ici, j'en serais honteux pour l'illustre Kean... (Appelant.) Tom !

TOM, s'éveillant

Eh bien ?

SALOMON, à demi-voix

Chut ! n'éveillez pas les autres... C'est qu'en venant, j'ai rencontré John Ritter... vous savez bien, le beau jeune premier ?

TOM

Oui, un fat.

SALOMON

Il venait de chez vous... et, comme il ne vous avait pas trouvé, attendu que vous étiez ici, il m'a demandé si je savais où il pourrait vous rejoindre. Moi, à tout hasard, je l'ai envoyé chez la petite Betsy... Je sais que vous y allez quelquefois.

TOM

Oui ; mais je n'aime pas qu'il y aille, lui.

SALOMON

Eh bien, si vous voulez y être le premier, vous n'avez pas de temps à perdre.

TOM, sortant

Merci, mon vieux.

SALOMON

Et votre chapeau ?

TOM, revenant

C'est juste... Donne.

(Il sort.)

SALOMON

Et d'un !... (Allant à un autre.) David !... David !

DAVID, rugissant

Hum !

SALOMON

Bien rugi !... Il rêve qu'il joue le Lion... Bien rugi !... bravo !... bravo !

DAVID

Qui est-ce qui m'applaudit ?

SALOMON

Sois tranquille, ce n'est pas le public.

DAVID

Ah ! c'est vous, père Borée...

SALOMON

Moi-même, enchanté de vous rencontrer.

DAVID

Et pourquoi cela ?

SALOMON

Chut !... Vous demeurez dans Regent street, n'est-ce pas ?

DAVID

Numéro 20.

SALOMON

C'est bien cela... Eh bien, imaginez-vous que je voulais passer chez vous ce matin, pour vous dire que vous aviez été superbe hier.

DAVID

Vraiment ?

SALOMON

Parole d'honneur !... La peau de lion vous va à ravir... Lorsque je trouve au bout de la rue, auprès de la fontaine, un peloton d'Écossais. « On ne passe pas, me dit le caporal. — À cause ? — À cause du feu. — Ça ne fait rien, cela ; je vais chez un ami, à l'autre bout de la rue, au numéro 20... — Au numéro 20 ? Eh bien, votre ami a autre chose à faire que de vous recevoir ; sa maison brûle ! — Bah !... »

DAVID

Comment ! le numéro 20 brûle... et tu ne me dis pas cela tout de suite, imbécile ?

SALOMON

Ah ! vous avez le temps... Le feu a pris dans la cave, et vous demeurez au grenier.

DAVID

Ah ! double traître !

(Il sort en courant.)

SALOMON

Maintenant que nous voilà seuls... (Il accroche une chaise et aperçoit Bardolph.) Ah ! je me trompe... en voilà encore un, pardon !... Ah bien, lui, ça va être une corvée, par exemple... Quand il dort, ce n'est pas pour un peu ; c'est comme lorsqu'il boit... (Il appelle.) Bardolph ! Ah ! oui... Bardolph ! Bardolph ! un verre de punch, mon ami.

BARDOLPH, s'éveillant à moitié

Présent !

SALOMON

Voilà une idée que j'ai eue ! Attends, attends, je vais te réveiller tout à fait.

(Il lui donne un verre d'eau.)

BARDOLPH

À votre santé ! (Il boit.) Qu'est-ce que tu me donnes là, empoisonneur ? (Il fait la grimace.) Pouah !...

SALOMON

De l'eau de la Tamise...

BARDOLPH

De l'eau !... quelle atroce plaisanterie !... enfin, j'aurais pu la boire ! Laisse-moi réveiller Kean.

SALOMON

Déjà ? Ah ! mon Dieu, vous avez bien le temps de vous battre...

BARDOLPH

Comment ! de nous battre ?

SALOMON

Eh ! oui ; vous deviez vous battre ce matin... vous savez bien ?

BARDOLPH

Nous ?

SALOMON

C'est vous qui avez tort... là, parole d'honneur ! Vous lui avez

cherché une querelle d'Allemand.

BARDOLPH

Moi ?

SALOMON

Oh ! je le répète, vous aviez tort... Mais, du moment que vous avez offert de lui rendre raison, il n'y a rien à dire.

BARDOLPH

Ah ça ! vraiment, Salomon ?

SALOMON

Vous l'avez oublié ? Ce que c'est que le vin, mon Dieu !

BARDOLPH

Et nous devons nous battre ?

SALOMON

À l'épée.

BARDOLPH

À l'épée, avec lui !... Donne-moi un verre d'eau.

SALOMON

C'est ce que vos deux témoins, Tom et David, vous ont dit ; mais vous n'avez rien voulu entendre... Vous avez le vin ferrailleur... démon ! Ils sont allés chercher les armes... Le rendez-vous est à dix heures, à Hyde park.

BARDOLPH

Dis donc, Salomon... est-ce qu'on ne peut pas arranger l'affaire ?

SALOMON

Impossible ! il y a un soufflet de donné.

BARDOLPH

Qui est-ce qui l'a reçu ?

SALOMON

Ah ! ça, je n'en sais rien.

BARDOLPH

Ce doit être moi... Écoute donc, mon ami, mon brave Salomon, mon roi des souffleurs !... Il se pourrait que Kean eût oublié cette querelle.

SALOMON

Comment ! vous ne vous la rappelez pas ?

BARDOLPH

Si fait, si fait, je me rappelle bien que j'ai reçu un soufflet, pardieu ! mais, enfin, tu comprends... si sa mémoire n'était pas si bonne que la mienne, et qu'il eût oublié... (Il prend son chapeau), ne l'en fais pas souvenir.

(Il sort.)

Scène II

Kean, Salomon, puis Pistol.

SALOMON, fermant la porte

Et de trois ! Si je ne les avais pas dispersés, ils se seraient remis à boire jusqu'à demain, vu qu'il n'y a pas encore théâtre ce soir... Enfin, cette fois-ci, je crois que nous voilà seuls. (Il regarde de tous côtés, et aperçoit le châte.) Bénédiction ! en voilà bien d'une autre, par exemple ! (Il regarde encore, puis va à la chambre à coucher, dont il ouvre la porte.) Ah ! je respire !... Voyons, maintenant, faisons notre tournée sur le champ de bataille. (Examinant les bouteilles, en trouvant deux à moitié vides et les rangeant dans une armoire.) Diable ! diable ! le combat a été meurtrier : quinze contre quatre... Quand je pense que j'ai là, devant les yeux, couché comme un boxeur éreinté, le noble, l'illustre, le sublime Kean, l'ami du prince de Galles !... le roi des tragédiens passés, présents et futurs... qui tient en ce moment le sceptre... (Il aperçoit la bouteille que Kean tient par le goulot.) Quand je dis le sceptre, je me trompe... Oh ! mon Dieu !

(Il essaie de lui tirer la bouteille de la main ; pendant ce temps, Kean s'éveille et le regarde faire ; les yeux de Salomon rencontrent les siens.)

KEAN

Quel diable de métier fais-tu donc là, Salomon ?

SALOMON

Vous le voyez bien, j'essaie de tirer de vos mains cette pauvre bouteille, que vous étranglez.

KEAN

KEAN

Il paraît que j'ai oublié de me coucher, hein ?

SALOMON

Vous m'aviez tant promis de rentrer !

KEAN

Eh bien, mais il me semble que je ne suis pas dehors. J'ai même passé la nuit chez moi, si je ne me trompe... ce qui ne m'arrive pas toujours...

SALOMON

Et même pas seul...

KEAN

Ne me gronde pas, mon vieux Salomon, c'est le Clair de lune qui n'avait pas envie de se coucher ; la Muraille qui se fendait de chaleur, et le Lion qui, comme tu le sais, est l'animal le plus altéré du zodiaque.

SALOMON

Croyez-vous que de pareilles nuits vous remettent de vos fatigues ?

KEAN

Bah ! pour quelques bouteilles de vin de Bordeaux...

SALOMON, lui prenant la bouteille
de rhum qu'il tient encore

Et depuis quand les bouteilles de vin de Bordeaux ont-elles le cou dans les épaules comme celle-ci ? (Lisant l'étiquette.) « Rhum de la Jamaïque. » Ah ! maître ! maître ! vous finirez par brûler jusqu'au gilet de flanelle que vous avez sur la poitrine.

(Il pousse un soupir.)

KEAN

Tu as raison, mon vieil ami, tu as raison ; je sens que je me tue avec cette vie de débauches et d'orgies ! Mais, que veux-tu ! je ne puis en changer ! Il faut qu'un acteur connaisse toutes les passions pour les bien exprimer. Je les étudie sur moi-même, c'est le moyen de les savoir par cœur.

PISTOL, en dehors

Monsieur Salomon !... monsieur Salomon ! peut-on entrer ?

KEAN

Qui est-ce qui est là ?

SALOMON

C'est juste, j'avais oublié. Maître, c'est un garçon que vous ne vous rappelez sans doute plus : le fils du vieux Bob... le petit Pistol... le saltimbanque.

KEAN

Moi, avoir oublié mes vieux camarades ! Entre, Pistol !... entre !

PISTOL, entr'ouvrant la porte

Sur les pieds ou sur les mains ?...

KEAN

Sur les pieds ; tu as besoin de ta main pour serrer la mienne.

PISTOL

Oh ! monsieur Kean, c'est trop d'honneur.

KEAN

Mon pauvre enfant... Eh bien, comment va toute la troupe ?

PISTOL

Elle boulotte.

KEAN

Ketty la Blonde ?

PISTOL

Elle vous aime encore, pauvre fille ! Dame, ça n'est pas étonnant, vous êtes son premier, voyez-vous.

KEAN

Le vieux Bob ?

PISTOL

Il sonne toujours de la trompette comme un enragé... On a voulu l'engager cornemuse-major dans un régiment d'Écosse, grade de caporal, mais il n'a pas voulu... Ah ben, oui !

KEAN

Tes frères ?

PISTOL

Les plus petits font les trois premières souplesses du corps ; les plus grand le saut du Niagara ; les entre-deux dansent sur la

corde.

KEAN

Et la respectable madame Bob ?

PISTOL

Elle vient d'accoucher de son treizième ; la mère et l'enfant se portent bien, je vous remercie, monsieur Kean.

KEAN

Et toi ?

PISTOL

Eh bien, c'est moi qui vous remplace, j'ai hérité de votre habit et de votre batte : je joue les arlequins ; mais je ne suis pas de votre force...

KEAN

Et tu viens me demander des leçons, hein ?

PISTOL

Oh ! non !... non !... Il y a cependant la danse des œufs, vous savez, que vous devriez bien me montrer ; je n'ai jamais pu l'apprendre tout à fait ; j'en casse toujours deux ou trois... Mais, maintenant, je les fais durcir... ça fait qu'ils ne sont pas perdus, je les mange... Mais ce n'est pas ça !... Quand mon père a vu que le bon Dieu lui avait fait la grâce de lui en envoyer encore un, et que celui-là faisait le treizième, il a dit : « Tu portes un mauvais numéro, toi. » Avec ça, notez qu'il était venu au monde un vendredi... « Il faudrait lui choisir un crâne parrain... — Lequel ? a dit ma mère ; le prince de Galles ou le roi d'Angleterre ? — Mieux que ça : M. Kean ! — Oh ! fameux !... fameux ! que tout le monde a répondu ; mais il ne voudra pas. — Et moi, je suis sûre qu'il voudra, a dit Ketty la Blonde. — Oui, si tu vas le lui demander, a répondu mon père... — Oh ! je n'oserai jamais, il est si loin de nous maintenant ! il est si grand ! il est si haut !... — Eh bien, donnez-moi une échelle, j'irai, moi ! » que j'ai dit ; et me voilà. N'est-ce pas que vous ne me refuserez pas, monsieur Kean ?...

KEAN

Non, par l'âme de Shakspeare ! qui a commencé par être un

bateleur et un saltimbanque comme nous, je ne te refuserai pas, mon enfant... et nous ferons à ton frère un baptême royal, sois tranquille.

PISTOL

C'est une sœur ; mais ça ne fait rien. Et quand cela, monsieur Kean ?

KEAN

Ce soir, si tu veux.

PISTOL

Convenu... Mais, d'ici là, aurez-vous le temps de trouver une commère ?

KEAN

Elle est trouvée.

PISTOL

Laquelle, sans être trop curieux ?

KEAN

Ketty la Blonde... Crois-tu qu'elle refuse ?

PISTOL

Elle, refuser ?... Oh ! pauvre fille !... oh ! oui, vous ne la connaissez pas ! Il va falloir des précautions pour lui dire ça... elle se pâmerait... Oh ! Ketty ! pauvre Ketty ! va-t-elle être contente ?...
(Il fait une cabriole.)

SALOMON

Eh bien, que fais-tu donc ?

PISTOL

Ah ! bien, tant pis, père Salomon ! je suis comme les paons, moi : quand je suis content, je fais la roue. Adieu, monsieur Kean.

KEAN

Et tu t'en vas déjà ?

PISTOL

Et, là-bas, les autres qui attendent et qui disent : « Voudra-t-il ? ne voudra-t-il pas ? » Il veut ! il veut !

KEAN

Salomon, reconduis ce garçon jusque chez lui... et mets dix

guinées dans la main de sa mère pour la layette.

PISTOL

N'allez pas vous dédire, monsieur Kean ! c'est qu'il y aurait des larmes de versées si un malheur comme celui-là arrivait.

KEAN

Sois tranquille...

PISTOL, rentrant

Je n'oubliais que ça, moi !... Où ferons-nous le gatelet ?

KEAN

Chez Peter Patt, au *Trou du Charbon*... Connais-tu cela ?...

PISTOL

Si je connais ? sur le port, là, à dix pas de la Tamise, à la renommée des matelottes ?... Je ne connais que ça... Adieu, monsieur Kean.

(Il sort avec Salomon.)

Scène III

Kean, puis un domestique.

KEAN

Bonne et respectable famille, famille de patriarches, enfants du bon Dieu ! oh ! je n'oublierai pas les heures que j'ai passées avec vous ! Combien de fois ai-je été me coucher sans souper, en disant que je n'avais pas faim pour vous laisser ma part ! Alors, il nous semblait qu'il était aussi difficile à une guinée de descendre dans notre bourse, qu'à une étoile de tomber du ciel. Ai-je beaucoup gagné à vous quitter, en bonheur du moins ? et la pauvre Ketty ne m'aimait-elle pas mieux que les nobles dames qui m'honorent aujourd'hui de leurs bontés ? (On frappe.) On frappe ! (Un domestique entre.) Qui est là ?

LE DOMESTIQUE

Une jeune dame qui doit avoir écrit hier à monsieur.

KEAN

Miss Anna Damby... Faites-la entrer, et priez-la d'attendre un instant.

(Il entre dans sa chambre à coucher.)

LE DOMESTIQUE, à la dame

Miss !

(Elle entre. Il sort.)

Scène IV

Anna, voilée ; Kean, puis Salomon.

ANNA

Me voilà donc venue chez lui !... Aurai-je le courage de lui dire ce qui m'amène ?... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... donne-moi de la force, car je me sens mourir !

KEAN, rentrant avec un habit

Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, miss... Puis-je être assez heureux pour vous être bon à quelque chose, assez favorisé du ciel pour me trouver en position de vous être utile ?

ANNA, à part

Oh ! c'est sa voix ! (Haut.) Excusez mon trouble, monsieur, il est bien naturel ; et, si modeste que vous soyez, vous comprendrez que votre réputation, votre talent, votre génie...

KEAN

Madame...

ANNA

M'effrayent plus encore que votre accueil ne me rassure... On vous dit cependant aussi bon que grand... Si vous n'eussiez été que grand, je ne serais pas venue à vous.

(Elle lève son voile. Ils s'asseyent.)

KEAN, faisant un signe

Vous m'avez dit que je pourrais vous rendre un service ; mon désir de vous le rendre est grand, miss, et cependant j'hésite à vous presser... Un service est si tôt rendu !

ANNA

Oui, vous avez deviné juste, monsieur, et j'attends beaucoup de vous ; il s'agit de mon bonheur, de mon avenir, de ma vie peut-être.

KEAN

Votre bonheur ? Oh ! vous avez sur le front toutes les lignes

heureuses, miss. Votre avenir ? Et quelle prophétesse damnée, fût-ce l'une des sorcières de Macbeth, oserait vous prédire autre chose que des félicités ? Votre vie ? Partout où elle brillera, il poussera des fleurs comme sous un rayon de soleil.

ANNA

Il se peut que les années qui me restent à vivre soient plus heureusement dotées que les années que j'ai déjà vécues, car il y a un quart d'heure encore, monsieur Kean, que je me demandais si je devais venir vous trouver ou mourir.

KEAN

Vous m'effrayez, madame...

ANNA

Il y a un quart d'heure que j'étais encore la fiancée d'un homme que je déteste, que je méprise, et que l'on veut me forcer d'épouser ; non pas ma mère, non pas mon père, hélas ! je suis orpheline, mais un tuteur à qui mes parents, en mourant, ont légué tout leur pouvoir. C'était hier matin que mon malheur devait s'accomplir, si je n'avais, soit folie, soit inspiration, quitté la maison de mon tuteur. J'ai fui, j'ai demandé où vous demeuriez ; on m'a indiqué votre maison, je suis venue.

KEAN

Et qui m'a valu l'honneur d'être choisi par vous, miss... ou comme conseiller, ou comme défenseur ?

ANNA

Votre exemple, qui m'a prouvé qu'on pouvait se créer des ressources honorables et glorieuses.

KEAN

Vous avez songé au théâtre ?

ANNA

Oui ; depuis longtemps, mes yeux sont fixés ardemment sur cette carrière, à l'exemple de mistress Siddons, de miss O'Neil et de miss Fanny Kemble.

KEAN

Pauvre enfant !

ANNA

Vous paraissez me plaindre, et cependant vous ne me répondez pas, monsieur ?

KEAN

Il y a en vous tant de jeunesse, tant de candeur, que ce serait un crime à moi, tout pervers que l'on me fait et que je suis peut-être, de ne pas vous répondre ce que je pense. Me permettez-vous de vous parler comme un père, miss ?

ANNA

Oh ! je vous en supplie !

KEAN

Asseyez-vous, ne craignez rien ; à compter de cette heure, vous m'êtes aussi sacrée que si vous étiez ma sœur.

ANNA, s'asseyant

Que vous êtes bon !

KEAN, debout

Vous avez vu le côté doré de notre existence, et il vous a ébloui. C'est à moi de vous montrer le revers de cette médaille brillante qui porte deux couronnes, une de fleurs, une d'épines.

ANNA

Je vous écoute, monsieur, comme si Dieu me parlait.

KEAN

Votre candeur, votre âge, miss, vont rendre délicate la tâche que je me suis imposée. Il y a des choses difficiles à dire pour un homme de mon âge, difficiles à comprendre pour une jeune fille du vôtre... Vous m'excuserez, n'est-ce pas, si l'expression ternissait la chasteté de la pensée ?

ANNA

Edmond Kean ne dira rien que ne puisse entendre Anna Damby, je l'espère.

KEAN

Kean ne devrait rien dire de ce qu'il va dire à miss Damby, jeune fille du monde, destinée à rester dans le monde ; Kean dira tout et doit tout dire à la jeune artiste qui lui accorde sa confiance, et lui fait l'honneur de venir chez lui le consulter, et ce

qui lui paraîtrait, dans le premier cas, une inconvenance, lui semble, dans le second, un devoir.

ANNA

Parlez donc, monsieur.

KEAN

Vous êtes belle, je vous l'ai dit. C'est quelque chose, c'est beaucoup même pour la carrière que vous voulez embrasser ; mais ce n'est point tout, miss... La part de la nature est faite, celle de l'art reste à faire.

ANNA

Oh ! dirigée par vous, j'étudierai, je ferai des progrès, j'acquerrai un nom.

KEAN

Dans cinq ou six ans, c'est possible... car ne croyez pas que rien se fasse sans le temps et sans l'étude. Quelques privilégiés naissent avec le génie, mais comme le bloc de marbre naît avec la statue... il faut la main de Praxitèle ou de Michel-Ange pour en tirer une *Vénus* ou un *Moïse*. Oui, certes, je suppose, je crois même que vous êtes de ces élues ; que, dans quatre ou cinq ans, votre talent, votre réputation, ne vous laisseront rien à envier à vos rivales, car c'est la gloire seule que vous cherchez... et votre immense fortune...

ANNA

J'ai tout abandonné du moment que j'ai fui de chez mon tuteur.

KEAN

Ainsi, vous n'avez rien ?

ANNA

Rien.

KEAN

En supposant que vous possédiez toutes les dispositions nécessaires, il vous faut toujours six mois d'étude avant vos débuts.

ANNA

J'ai heureusement appris dans ma jeunesse tous ces petits

ouvrages de femme qui peuvent nourrir celles qui les font. D'ailleurs, j'appartiens à une classe qui est habituée à s'honorer de ce qu'elle gagne. La fortune de ma famille, toute considérable qu'elle est, fut puisée à une source commerciale. Je travaillerai.

KEAN

C'est bien ! Au bout de ces six mois de travail, supposons toujours des débuts brillants, et, alors, vous trouverez un directeur qui vous offrira cent livres sterling par an...

ANNA

Mais, avec mes goûts simples et retirés, cent livres sterling, c'est une fortune.

KEAN

C'est le quart de ce que vous aurez à dépenser rien que pour vos costumes. La soie, le velours et les diamants coûtent cher, miss. Êtes-vous disposée à vendre votre amour pour parer votre personne ?

ANNA

Oh ! monsieur...

KEAN

Pardon, miss, mais je me tairai à l'instant, ou vous me permettrez de tout dire... À l'heure où vous sortirez de cette chambre pour rentrer dans le monde, cette conversation sera oubliée.

ANNA, baissant son voile

Parlez, monsieur.

KEAN

Il se peut cependant que vous ayez le bonheur de rencontrer un homme riche, délicat, généreux... que vous aimiez et qui vous aime... qui ne vous donne pas, qui partage... Alors le premier danger est évité... la première humiliation n'existe plus... Mais, je vous l'ai dit, vous êtes belle... Vous ne connaissez pas nos journalistes d'Angleterre, miss... Il en est qui ont compris leur mission du côté honorable, qui sont partisans de tout ce qui est noble, défenseurs de tout ce qui est beau, admirateurs de tout ce qui est grand... Ceux-là, c'est la gloire de la presse, ce sont les

anges du jugement de la nation... Mais il en est d'autres, miss, que l'impuissance de produire a jetés dans la critique... Ceux-là sont jaloux de tout, ils flétrissent ce qui est noble... ils ternissent ce qui est beau... ils abaissent ce qui est grand ! Un de ces hommes, pour votre malheur, vous trouvera belle, peut-être... Le lendemain, il attaquera votre talent... le surlendemain, votre honneur... Alors, dans votre innocence du mal, vous voudrez savoir quelle cause le pousse... Naïve et pure, vous irez chez lui comme vous êtes venue chez moi... Vous lui demanderez le motif de sa haine et ce que vous pouvez faire pour qu'elle cesse... Alors il vous dira que vous vous êtes méprise sur ses intentions, que votre talent lui plaît, qu'il ne vous hait pas, qu'il vous aime au contraire... Vous vous lèverez comme vous venez de le faire, et il vous dira : « Rasseyez-vous, miss... ou demain... »

ANNA

Horreur !

KEAN

Et supposons que vous ayez échappé à ces deux épreuves... une troisième vous attend... Vos rivales... car, au théâtre, on n'a pas d'amies... on n'a pas d'émules... on n'a que des rivales... vos rivales feront ce que Cimber et d'autres que je ne veux pas nommer ont fait contre moi. Chaque coterie étendra ses mille bras pour vous empêcher de monter un degré de plus, ouvrira ses mille bouches pour vous cracher la raillerie au visage, fera entendre ses mille voix pour dire du bien d'elles et du mal de vous... Elles emploieront, pour vous perdre, des moyens que vous mépriserez... et elles vous perdront avec ces moyens... elles achèteront la louange et l'injure à un prix qui ne leur coûte rien, à elles, et que vous ne voudrez pas payer, vous... Le public, insoucieux, ignorant, crédule, qui ne sait pas comment se fabriquent hideusement ces réputations et ces mensonges, les prendra pour des talents ou des vérités, à force de les entendre vanter ou redire. Enfin, un beau jour, vous vous apercevrez que la bassesse, l'ignorance et la médiocrité sont tout avec l'intrigue ; que l'étude, le talent, le

génie ne servent à rien sans l'intrigue... Vous ne voudrez pas croire ; vous douterez encore quelque temps... Puis enfin, des larmes dans les yeux, du dégoût plein le cœur, du désespoir plein l'âme, vous en viendrez à maudire le jour, l'heure, la minute où cette fatale idée vous a prise de poursuivre une gloire qui coûte si cher et qui rapporte si peu... Maintenant, levez votre voile, miss ; j'en ai fini avec les choses honteuses.

ANNA

Ô Kean ! Kean ! il faut que vous ayez bien souffert !... Comment avez-vous fait ?

KEAN

Oui, j'ai bien souffert ! mais moins encore que ne doit souffrir une femme... car je suis un homme, moi... et je puis me défendre... Mon talent appartient à la critique, c'est vrai... Elle le foule sous ses pieds, elle le déchire avec ses griffes ; elle le mord avec ses dents... C'est son droit, et elle en use... Mais, quand un de ces aristarques d'estaminet s'avise de regarder dans ma vie privée, oh ! alors, la scène change. C'est moi qui menace, et c'est lui qui tremble. Mais cela arrive rarement... On voit trop souvent Hamlet faire des armes pour que l'on cherche querelle à Kean.

ANNA

Mais toutes ces douleurs ne sont-elles pas rachetées par ce seul mot que vous pouvez vous dire : « Je suis roi » ?

KEAN

Oui, je suis roi, c'est vrai... trois fois par semaine à peu près, roi avec un sceptre de bois doré, des diamants de strass et une couronne de carton ; j'ai un royaume de trente-cinq pieds carrés, et une royauté qu'un bon petit coup de sifflet fait évanouir. Oh ! oui, oui, je suis un roi bien respecté, bien puissant, et surtout bien heureux, allez !

ANNA

Ainsi, lorsque tout le monde vous applaudit, vous envie, vous admire...

KEAN

Eh bien, parfois, je blasphème, je maudis, je jalouse le sort du portefaix courbé sous son fardeau, du laboureur suant sur sa charrue, et du marin couché sur le pont du vaisseau.

ANNA

Et si une femme, jeune, riche, et qui vous aimât, venait vous dire : « Kean, ma fortune, mon amour sont à vous... sortez de cet enfer qui vous brûle... de cette existence qui vous dévore... quittez le théâtre... »

KEAN

Moi ! moi ! quitter le théâtre... moi ! Oh ! vous ne savez donc pas ce que c'est que cette robe de Nessus qu'on ne peut arracher de dessus ses épaules qu'en déchirant sa propre chair ? Moi, quitter le théâtre, renoncer à ses émotions, à ses éblouissements, à ses douleurs ! moi, céder la place à Kemble et à Macready, pour qu'on m'oublie au bout d'un an, au bout de six mois, peut-être ! Mais rappelez-vous donc que l'acteur ne laisse rien après lui, qu'il ne vit que pendant sa vie, que sa mémoire s'en va avec la génération à laquelle il appartient, et qu'il tombe du jour dans la nuit... du trône dans le néant... Non ! non ! lorsqu'on a mis le pied une fois dans cette fatale carrière, il faut la parcourir jusqu'au bout... épuiser ses joies et ses douleurs, vider sa coupe et son calice, boire son miel et sa lie... Il faut finir comme on a commencé, mourir comme on a vécu... mourir comme est mort Molière, au bruit des applaudissements, des sifflets et des bravos !... Mais, lorsqu'il est encore temps de ne pas prendre cette route, lorsqu'on n'a pas franchi la barrière... il n'y faut pas entrer... croyez-moi, miss, sur mon honneur, croyez-moi !

ANNA

Vos conseils sont des ordres, monsieur Kean... Mais que faut-il que je fasse ?

KEAN

Où vous êtes-vous retirée en quittant hier la maison de votre tuteur ?

ANNA

Chez une tante... bonne... excellente, et qui m'aime comme sa fille...

KEAN

Eh bien, il faut y retourner, miss, et lui demander asile et protection.

ANNA

Pourra-t-elle me les accorder ?... Lord Mewill est puissant, et, lorsqu'il connaîtra l'endroit où je me suis réfugiée...

KEAN

La loi est égale pour tous, miss, pour le faible comme pour le fort, excepté pour nous autres comédiens, cependant, qui sommes hors la loi. Votre tante demeure-t-elle loin d'ici ?

ANNA

Dans Clary street.

KEAN

À dix minutes de chemin d'ici. Prenez mon bras, miss... Je vais vous y conduire.

SALOMON, entrant

Son Altesse royale le prince de Galles.

ANNA

Oh ! mon Dieu !...

KEAN

Vous direz au prince que je ne puis le recevoir, que je suis écrasé de fatigue, que je dors.

SALOMON

J'ajouterai que vous avez passé la nuit à étudier, maître.

KEAN

Non... Ajoute que j'ai passé la nuit à boire, il y a plus de chances pour qu'il te croie... Venez, miss...

ANNA

Oh ! Kean, Kean ! vous êtes deux fois mon sauveur.

ACTE TROISIÈME

TROISIÈME TABLEAU

La taverne de Peter Patt, au Trou du Charbon. Le théâtre est séparé au fond par deux cloisons qui forment des compartiments ; les côtés sont séparés de la même manière, de sorte que chaque buveur se trouve chez lui, quoique dans une pièce commune.

Scène première

John Cooks, buveurs, au fond.

À droite, le constable, lisant un journal.

PREMIER BUVEUR

De sorte qu'on l'a emporté sans connaissance ?

JOHN, avalant un verre de bière

Sans connaissance.

DEUXIÈME BUVEUR

Et tu lui avais cassé sept dents ?

JOHN, tendant son verre

Sept ! trois en haut, quatre en bas ; deux canines, cinq incisives.

TROISIÈME BUVEUR

Et, alors, le duc de Sutherland, qui pariait pour toi, a gagné.

JOHN

D'emblée !... et il m'a donné une guinée par dent cassée... Aussi, je lui ai promis de boire à sa santé... (Vidant son verre.) Et je lui tiens parole.

PREMIER BUVEUR

Et tu n'as attrapé qu'un coup de soleil sur l'œil ?

JOHN

En tout et pour tout : une affaire de soixante-douze heures, aujourd'hui noir, demain violet, après-demain jaune, et c'est fini.

Scène II
Les mêmes, lord Mewill, entrant

LORD MEWILL

Le maître de la taverne ?

PETER

Me voilà, Votre Honneur.

LORD MEWILL

Écoutez, mon ami, et retenez bien ce que je vais vous dire.

PETER

J'écoute.

LORD MEWILL

Une jeune fille viendra dans la soirée, et demandera une chambre ; vous lui ouvrirez la plus propre de votre taverne. Tout ce qu'elle désirera, vous le lui donnerez. Ayez pour elle les plus grands soins, les plus grands égards ; car cette jeune fille est destinée à devenir l'une des plus grandes dames d'Angleterre. Voici pour vous payer de vos peines.

PETER

Est-ce tout ce que vous avez à me recommander, milord ?

LORD MEWILL

Pouvez-vous me faire connaître le patron d'un petit bâtiment, bon voilier, que je puisse affréter pour huit jours ?

PETER

J'ai votre affaire. (Appelant.) Georges ! (Un des buveurs habillé en marin se lève, et vient sur le devant de la scène.) Voici un gentleman qui aurait besoin d'un joli sloop pour huit jours, dix jours.

GEORGES

Pour le temps qu'il voudra ; le tout est de s'entendre.

LORD MEWILL

Mais bon marcheur.

GEORGES

Oh ! *la Reine-Élisabeth* est connue dans le port. vous pouvez vous informer à qui vous voudrez si elle ne file pas ses huit nœuds à l'heure.

LORD MEWILL

Et peut-elle remonter jusqu'ici ?

GEORGES

Je la mènerai où je voudrai. Elle ne tire que trois pieds d'eau...
Faites défoncer un tonneau de bière, et je me charge de l'amener
dans la chambre.

LORD MEWILL

Et peut-on la voir ?

GEORGES

Elle est ancrée à un quart de mille d'ici, voilà tout.

LORD MEWILL

Eh bien, allons, et nous causerons d'affaires en route.

GEORGES

Volontiers, milord. Attendez seulement que j'achève ma
bière.

Scène III

Les mêmes, moins Georges et lord Mewill.

PETER

Et l'autre, pour combien de temps en aura-t-il ?

JOHN

Pour ses trois bons mois... Six semaines de bouillie... six
semaines de panade... Ça lui apprendra à se frotter à John Cooks.

Scène IV

Les mêmes, Kean, entrant ; il est vêtu en matelot.

KEAN

Master Peter Patt !

PETER

Voilà !... Ah ! c'est vous, Votre Honneur ?

KEAN

En personne... Le souper ?

PETER

On le dresse dans la grande salle.

KEAN

Et ?

PETER

Oh ! ce qu'il y a de plus beau, voyez-vous, ce n'est pas trop bon pour Votre Honneur.

KEAN, s'asseyant à la table,
en face de celle du constable

C'est bien ; donne-moi quelque chose à boire en attendant.

PETER

De l'ale, du porter ?

KEAN

Me prends-tu pour un Flamand, drôle ?... Du vin de Champagne !

(Peter sort.)

JOHN

As-tu entendu ce marin d'eau douce qui prétend que la bière lui déshonorerait le gosier ?

KEAN, à Peter, qui lui apporte son vin

Et personne n'est arrivé encore ?

PETER

Personne.

KEAN

Va donner au coup d'œil au souper... Je crois qu'il brûle.

PETER

J'y vais, Votre Honneur.

(Peter sort.)

JOHN

Il faut que j'approfondisse ce que c'est que ce farceur-là... Laisse-moi faire un peu, nous allons rire.

DEUXIÈME BUVEUR

Que vas-tu faire ?

JOHN

Écoute : s'il avale un verre de la bouteille qu'il a devant lui, je ne veux pas m'appeler John Cooks. (S'approchant de Kean d'un air goguenard.) Il paraît qu'il n'y avait pas trop de glaces du côté

du pôle, beau baleinier, et que la pêche n'a pas été mauvaise.

KEAN, le regardant

Qu'est-ce que vous avez donc sur l'œil ?

JOHN

Et que nous convertissons l'huile en vin de Champagne.

KEAN

Il faudrait vous mettre quatre sangsues là-dessus, mon brave homme ; ça n'est pas beau.

(Kean verse du vin dans son verre.)

JOHN, prenant le verre

Avez-vous demandé du meilleur, au moins ?

(Il avale le champagne et repose le verre sur la table ; Kean le regarde faire.)

KEAN

À moins que vous n'ayez l'espoir d'appareiller l'autre œil avec celui-là ; ce qui n'est pas difficile, en vous y prenant comme vous faites.

JOHN

Ah ! vous croyez ?

KEAN, se versant une seconde fois à boire

J'en suis sûr.

JOHN

En donnant du retour, hein ?

KEAN

Gratis.

JOHN, prenant le verre et buvant

À la santé du marchand !

KEAN, ôtant son habit

Merci, l'ami.

JOHN

Ah ! il paraît que vous tenez l'article.

KEAN, ôtant sa veste

Oui, et je me charge de la fourniture.

JOHN, riant

Ah ! ah ! ah !

TOUS

Bravo ! bravo !

PETER, rentrant, à John

Eh bien, que fais-tu donc, John ?

JOHN

Tu le vois bien : je m'apprête...

PETER, à Kean

Que fait Votre Honneur ?

KEAN

Tu le vois bien, je me prépare.

PETER, à John

Mais tu ne sais pas à qui tu as affaire.

JOHN

Qu'est-ce que ça me fait ?

PETER

Monsieur le constable !

LE CONSTABLE, monté sur une chaise pour mieux voir

Laissez-moi donc regarder, imbécile !

PETER

Allons, allons, battez-vous si ça vous fait plaisir.

(Il sort. – Morceau d'ensemble pendant lequel Kean et John boxent, et à la fin duquel John reçoit un coup de poing sur l'autre œil ; il tombe dans les bras de ses amis qui l'entourent ; Kean remet sa veste, et va s'asseoir à la table.)

KEAN

Peter !

PETER

Voilà.

KEAN

Un autre verre.

PETER

Il paraît que c'est fini. (Il va voir dans le compartiment voisin.) Ça n'a pas été long.

LE CONSTABLE, descendant de sa chaise,
et allant à la table de Kean

Voulez-vous me permettre de vous offrir mes compliments,

monsieur le marin ?

KEAN

Voulez-vous me permettre de vous offrir un verre de ce vin de Champagne, monsieur le constable ?

LE CONSTABLE

Vous avez donné là un triomphant coup de poing, jeune homme.

KEAN

Vous me flattez, monsieur ; c'est un coup de poing de troisième ordre, pauvre et mesquin : si j'avais serré le coude au corps et dégagé le bras du bas en haut, le drôle aurait certainement eu la tête fendue.

(Peter apporte des verres et Kean verse.)

LE CONSTABLE

C'est un petit malheur, monsieur le marin ; espérons qu'une autre fois vous serez plus heureux.

KEAN

Je n'ai fait que ce que je voulais faire : je lui avais promis un coup de poing pareil à celui qu'il avait déjà reçu, je le lui ai donné.

LE CONSTABLE

Oh ! religieusement, il n'a rien à dire ; je le crois même d'une qualité supérieure.

KEAN

Vous paraissez amateur, monsieur le constable.

LE CONSTABLE

Je suis passionné : il ne se passe pas dans mon arrondissement un boxing ou un combat de coqs que je n'y assiste : j'adore les artistes.

KEAN

Vraiment ! Eh bien, monsieur le constable, si vous voulez être un de mes convives, je vous ferai connaître un artiste, moi.

LE CONSTABLE

Vous donnez un souper ?

KEAN

Je suis parrain. Eh ! tenez, voilà la marraine, n'est-elle pas jolie ?

(Ketty la Blonde entre avec tous les convives.)

LE CONSTABLE

Charmante ! je vais faire un tour chez moi, prévenir ma femme que je ne rentrerai pas de bonne heure.

KEAN

Prévenez-la que vous ne rentrerez pas du tout, allez : c'est plus prudent.

(Le constable sort.)

Scène V

Kean, Ketty, les convives.

KEAN, allant à Ketty et l'embrassant

Ketty !

KETTY

Oh ! monsieur Kean, vous ne m'avez donc pas tout à fait oubliée ?

KEAN

Et toi, Ketty, tu te souviens donc toujours du pauvre bateleur David, quoiqu'il ait changé de nom, et qu'il s'appelle maintenant Edmond Kean ?

KETTY

Oh ! toujours.

KEAN

Et qu'as-tu fait, mon enfant, depuis que je ne t'ai vue ?

KETTY

J'ai pensé au temps où j'étais heureuse.

KEAN

Eh bien, ma pauvre Ketty, je veux que ce temps-là revienne pour toi.

KETTY, tristement

Impossible, monsieur Kean.

KEAN

KEAN

Tu aimes quelqu'un sans doute ? Voyons !

KETTY, baissant les yeux

Je n'aime personne.

KEAN

Mais enfin, si la chose arrivait jamais, et que quelques centaines de guinées fussent nécessaires à ton établissement, viens me trouver, mon enfant, et je me charge de la dot.

KETTY, pleurant

Je ne me marierai jamais, monsieur Kean.

KEAN

Tiens, pardonne-moi, Kitty, je suis un imbécile. (À Pistol, qui entre.) Eh bien, Pistol, et le vieux Bob, vient-il ?

Scène VI

Les mêmes, Pistol.

PISTOL

Oh ! oui, le vieux Bob, il est dans son lit.

KETTY

Dans son lit !

KEAN

Comment cela ?

PISTOL

En voilà un guignon !... Imaginez-vous, monsieur Kean... là, qu'il était descendu dans la rue... Il était superbe, quoi ! il avait son chapeau gris, son carrick pistache et son grand col de chemise qui lui guillotine les oreilles, vous savez... Nous nous mettons en route, il fait quatre pas... « Oh ! dit-il, j'ai oublié ma trompette... — Bah ! qu'est-ce que vous voulez faire de votre trompette ? que je lui réponds. — Je veux leur en jouer un petit air au dessert, ça les distraira... — Est-ce qu'ils ne connaissent pas tous vos airs ? Gardez votre respiration pour une autre circonstance, allez... — Veux-tu courir me chercher mon instrument, et sans raisonner, drôle !... — Ah ! tiens, je ne sais pas où elle est, votre instrument, allez la chercher vous-même... » Vous

savez, il est vif, le père Bob... Je n'avais pas fini, qu'il m'allonge un coup de pied... Heureusement que je connais ses tics, et que je ne le perds jamais de vue quand nous causons ensemble.

KEAN

Et bien, tu l'as reçu, voilà tout.

PISTOL

Eh ! non, voilà le malheur, j'ai fait un saut de côté.

KEAN

Alors tu ne l'as pas reçu, tant mieux !

PISTOL

Non, je ne l'ai pas reçu ; mais, comme il s'attendait à trouver de la résistance... quelque chose au bout de son pied, pauvre cher homme ! et qu'il n'y a rien trouvé, il a perdu l'équilibre et est tombé à la renverse !

KETTY

Oh ! mon Dieu !

PISTOL

Tiens, ne m'en parle pas, j'aimerais mieux avoir reçu vingt-cinq coups de pied où il visait, que d'être cause d'un malheur comme celui qui lui est arrivé.

KETTY

S'est-il blessé, mon Dieu ?

PISTOL, pleurant

On croit qu'il s'est démis l'épaule.

KEAN

Et l'on a envoyé chercher un médecin ?

PISTOL

Oui, oui...

KEAN

Et qu'a-t-il dit, ce médecin ?

PISTOL

Il a dit que Bob en avait au moins pour six semaines sans bouger de son lit ; et, pendant ce temps-là, toute la troupe se serrera le ventre, voyez-vous, parce que la trompette du père Bob, elle est connue comme l'enseigne de M. Peter. Eh bien, si demain

il ôtait son enseigne, on croirait qu'il a fait banqueroute, et personne n'entrerait plus.

KEAN

Il n'y a pas d'autre malheur que ça ?

PISTOL

Eh ! mais il me semble que c'en est un, de malheur, que de jeûner six semaines, quand on n'est pas dans le carême.

KEAN

Peter !

PETER

Votre Honneur ?

KEAN

Une plume, de l'encre, du papier.

KETTY

Que va-t-il faire ?

PETER

Voilà.

KEAN, écrivant

Fais porter cette lettre au directeur du théâtre de Convent-Garden. Je lui annonce que je jouerai demain le deuxième acte de *Romeo* et le rôle de Falstaff, au bénéfice d'un de mes anciens camarades qui s'est démis l'épaule.

KETTY

Oh ! monsieur Kean !

PISTOL

En voilà, un vrai et véritable ami, dans le bonheur comme dans le malheur !

PETER, appelant

Philips !

(Un garçon entre.)

KEAN, lui donnant la lettre

Tiens, il y a réponse. Eh bien, tout le monde est-il prêt ?

PISTOL

Tout le monde.

KEAN

Partons, alors.

PISTOL

C'est juste ; il ne faut pas faire attendre le vicaire.

KEAN

Oh ! ce n'est pas encore tout à fait pour le vicaire, qui attendrait à la rigueur ; c'est pour le souper qui n'attendrait pas. Peter, je te le recommande.

PETER

Soyez tranquille ; je vais voir si la broche tourne.

Scène VII

Peter, puis un sommelier.

PETER

On y veille, au souper, et soigneusement. On sait que vous êtes un gourmand, monsieur Kean, et l'on vous traitera en conséquence. Sommelier ! sommelier !

LE SOMMELIER

Voilà.

PETER

Vous aurez soin que l'on ne mette pas une goutte d'eau dans les bouteilles qu'on servira devant M. Kean.

LE SOMMELIER

Et dans les autres ?

PETER

Dans les autres, j'y vois beaucoup moins d'inconvénients.

LE SOMMELIER

C'est bien, maître.

Scène VIII

Peter, Anna, entrant suivie d'une femme de chambre.

ANNA

Monsieur, je voudrais une chambre.

PETER

Elle est prête.

KEAN

ANNA

Comment ?

PETER

Oui. Quelqu'un m'a ordonné de préparer la meilleure chambre de mon auberge pour une dame qui devait venir ce soir. La dame, c'est vous, je le présume.

ANNA, à part

Il pense à tout ! (Haut.) Menez-moi vite à cette chambre, mon ami ; je crains à tout moment que quelqu'un n'entre ici.

PETER

Dolly ! Dolly. (Une femme de chambre entre.) Voici la porte, miss, numéro 1. (À la femme de chambre.) Conduisez. Madame désire-t-elle quelque chose ?

ANNA

Merci ; je n'ai besoin de rien.

(Elle entre.)

Scène IX

Peter, Salomon.

SALOMON, ENTRANT

Bonjour, monsieur Peter.

PETER

Ah ! monsieur Salomon, c'est vous ? Diable ! vous entendez votre affaire : vous arrivez trop tard pour le temple et trop tôt pour le souper. Qu'est-ce qu'on peut vous offrir en attendant ?

SALOMON

Rien, maître Peter, absolument rien ; je viens seulement parler à notre grand et illustre Kean d'une affaire de théâtre, une misère, rien du tout.

PETER

C'est égal, je vais toujours vous envoyer un pot de vieille bière ; vous causerez ensemble en attendant.

SALOMON

Ce n'est pas l'embarras, le temps paraît moins long passé avec un ami. Mais, aussitôt que notre grand tragédien sera revenu,

dites-lui que je l'attends ici, hein ! et que j'ai à lui parler à lui seul, et à l'instant.

PETER, sortant

Convenu.

Scène X

Salomon, seul, assis à la place où était le constable.

Ah ! voyons ce qu'on dit de notre dernière représentation du *More de Venise*. (Il prend les journaux ; on lui apporte un pot de bière.) Merci, l'ami... (Lisant.) Hum, hum... « Paris... Saint-Pétersbourg... Vienne... » Sont-ils ennuyés d'emplir leurs journaux de nouvelles politiques, de la France, de la Russie, de l'Autriche ! qui est-ce qui s'occupe de cela ? qui est-ce que ça intéresse ?... Ah ! (Lisant.) « Théâtre de Drury-Lane, représentation du *More de Venise*. M. Kean. – Le spectacle d'hier a attiré peu de monde... » On a refusé cinq cents places au bureau ; la salle craquait. « La mauvaise composition de la soirée. » Merci ! on jouait *le More de Venise et le Songe d'une nuit d'été*, les deux chefs-d'œuvre de Shakspeare. « La médiocrité des acteurs... » L'élite de la troupe seulement : miss O'Neil, mistress Siddons, Kean, l'illustre Kean ! « Le jeu frénétique de Kean, qui fait d'Othello un sauvagement. » Eh bien, qu'est-ce qu'il veut qu'il en fasse ? un fashionable ? (Regardant la signature de l'auteur de l'article.) Ah ! cela ne m'étonne plus : « Cooksman. » Connu ! Ô honte ! honte ! voilà les hommes qui jugent, qui condamnent, et qui parfois étranglent. (Il prend un autre journal.) Ah ! ceci, c'est autre chose ; l'article est d'un camarade, M. Brixon ; il a pris l'habitude de les faire lui-même, de peur que les autres ne lui rendent pas justice. Le public ne sait pas ça, lui ; mais nous autres !... Voyons. « La représentation a été magnifique hier à Drury-Lane ; la salle regorgeait de monde ; et la moitié des personnes qui se sont présentées au bureau n'ont pu trouver de place. La grande et sombre figure d'Iago... » C'est le rôle qu'il joue ! « a été magnifiquement rendue par M. Brixon. » En voilà un qui ne s'écorche pas, au moins.

Du reste, il n'y a pas de mal, tant qu'on ne dit que du bien de soi, chacun est libre. « La faiblesse de l'acteur chargé de représenter Othello. » Il le trouve trop faible, celui-là ; l'autre le trouvait trop fort ! « a servi à faire mieux ressortir encore la profondeur du jeu de notre célèbre... » (Il jette le journal.) Coterie ! coterie ! Ah ! mon Dieu, que je suis heureux de n'être qu'un pauvre souffleur.

Scène XI

Kean, entrant, Salomon.

KEAN

Qu'as-tu donc de si pressé à me dire, Salomon ? et pourquoi ne viens-tu pas te mettre à table ?

SALOMON

Je ne suis pas venu pour souper ; je n'ai pas faim, voyez-vous ; il vient d'arriver quelque chose à l'hôtel !

KEAN

Quoi donc ?

SALOMON

C'est le brigand de juif Samuel, le bijoutier, vous savez ? qui a obtenu prise de corps contre vous, pour votre billet de quatre cents livres sterling, et le schérif et les attorneys sont à l'hôtel !

KEAN

Qu'importe, puisque je suis à la taverne, moi ?

SALOMON

Mais ils ont dit qu'ils attendraient jusqu'à ce que vous rentrassiez.

KEAN

Eh bien, Salomon, sais-tu ce que je ferai, mon ami ?

SALOMON

Non.

KEAN

Je ne rentrerai pas.

SALOMON

Maître !

KEAN

Que me manque-t-il ici ? Bon vin, bonne table, crédit ouvert et inépuisable, des amis qui m'aiment à me faire oublier le monde entier. Laisse le schérif et les attorneys s'ennuyer à l'hôtel et amusons-nous à la taverne. Nous verrons lesquels, d'eux ou de moi, se laisseront les premiers.

Scène XII

Les mêmes, Anna, entrant vivement ; puis Peter et le constable.

ANNA

Monsieur Kean, monsieur Kean, c'est votre voix ; je l'ai entendue. Me voilà.

KEAN

Miss Anna ! vous ici, dans une taverne, sur le port ? Pardon, mais les droits que vous m'avez donnés à votre confiance me permettent de vous adresser cette question. Au nom du ciel, que venez-vous faire ici ? qui vous y a conduite ? Salomon, mon ami... va dire qu'on se mette à table en m'attendant.

ANNA

Oh ! maintenant que nous sommes seuls, expliquez-vous, monsieur Kean.

KEAN

Mais vous-même, miss, dites-moi, qui vous amène dans un lieu si peu digne ?

ANNA

Votre lettre.

KEAN

Ma lettre ? Je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire.

ANNA

Vous ne m'avez pas écrit, monsieur, que ma liberté était compromise, qu'il fallait que je quittasse la maison de ma tante, parce qu'on devait ?... Oh ! mais j'ai votre lettre sur moi. Tenez, tenez, la voilà.

KEAN

Il y a quelque infamie cachée sous tout cela. Quoiqu'on ait

essayé d'imiter mon écriture, ce n'est pas la mienne.

ANNA

N'importe ! lisez-la, monsieur ; elle vous expliquera ma présence ici, ma joie en vous revoyant. Lisez, lisez, je vous prie.

KEAN, lisant

« Miss, on vous a vue entrer chez moi ; on vous a vue en sortir ; on nous a suivis : votre retraite est découverte ; on sollicite, pour vous en arracher, un ordre que l'on obtiendra. Il n'y a qu'un moyen d'échapper à vos persécuteurs : rendez-vous ce soir sur le port ; demandez la taverne du *Trou du Charbon*. Un homme masqué viendra vous y prendre ; suivez-le avec confiance, il vous conduira dans un lieu où vous serez à l'abri de toute recherche, et où vous me retrouverez. Ne craignez rien, miss, et accordez-moi toute votre confiance ; car j'ai pour vous autant de respect que d'amour.

» EDMOND KEAN.

« On veille sur moi comme sur vous ; voilà pourquoi je ne vais pas moi-même vous supplier de prendre cette résolution, qui seule peut vous sauver. »

ANNA

Voilà l'explication de ma conduite, monsieur Kean ; je n'ai pas besoin de vous en donner d'autre. J'ai cru que cette lettre était de vous ; je me suis fiée à vous ; je suis venue à vous.

KEAN

Ô miss ! miss, combien je remercie le hasard ou plutôt la Providence qui m'a conduit ici ! Écoutez, il y a dans toute cette chose un mystère d'infamie que je vais approfondir, je vous jure, et dont l'auteur se repentira. Mais, au point où nous en sommes, et pour me soutenir dans la lutte que je vais engager, il faut que vous me disiez tout, miss ; il faut que vous n'ayez plus de secrets pour moi ; il faut que je vous connaisse comme une sœur ; car je vais vous défendre, j'en jure Dieu, comme si vous étiez de ma plus proche et de ma plus chère famille.

ANNA

Oh ! avec vous, près de vous, je ne crains rien.

KEAN

Et cependant vous tremblez, miss.

ANNA

Oh ! monsieur Kean, est-il bien généreux à vous de m'interroger, lorsqu'à vous surtout je ne puis tout dire.

KEAN

Et que peut avoir à cacher un jeune cœur comme le vôtre, miss ? Parlez-moi comme vous parleriez à votre meilleur ami, à votre frère.

ANNA

Mais comment oserai-je ensuite lever les yeux sur vous ?

KEAN

Écoutez-moi, car je vais aller au-devant de vos paroles... Je vais lever un coin du voile sous lequel vous cachez votre secret... Habitué, comme nous le sommes, nous autres comédiens, à reproduire tous les sentiments humains, notre étude continuelle doit être d'aller les chercher au plus profond de la pensée... Eh bien, j'ai cru lire dans la vôtre... pardon, miss, si je me trompe... que votre haine pour lord Mewill... vient d'un sentiment tout opposé pour un autre.

ANNA

Oui, oui... et vous ne vous êtes pas trompé... Mais ce n'est point ma faute : j'ai été entraînée par une fatalité bizarre, à laquelle aucune femme n'aurait pu résister... Oh ! pourquoi ne m'a-t-on pas laissée mourir ?

KEAN

Mourir !... vous si jeune, si belle ! et pourquoi vouliez-vous mourir ?

ANNA

Ce n'était point moi qui voulais quitter la vie, c'était Dieu qui semblait m'avoir condamnée. Une mélancolie profonde, un dégoût amer de l'existence s'étaient emparés de moi... Mon corps manquait de forces, ma poitrine d'air, mes yeux de lumière ;

j'éprouvais l'impossibilité de vivre, et je sentais que j'étais entraînée vers la mort, sans secousse, sans douleur, sans crainte même, car je n'éprouvais aucune envie de vivre... Je ne désirais rien, je n'espérais rien, je n'aimais rien. Mon tuteur avait consulté les médecins les plus habiles de Londres, et tous avaient dit que le mal était sans remède, que j'étais atteinte de cette maladie de nos climats contre laquelle toute science échoue. Un seul d'entre eux demanda si, parmi les distractions de ma jeunesse, le spectacle m'avait été accordé. Mon tuteur répondit qu'élevée dans un pensionnat sévère, cet amusement m'avait toujours été interdit... Alors il le lui indiqua comme un dernier espoir... Mon tuteur en fixa l'essai au jour même ; il fit retenir une loge, et m'annonça, après le dîner, que nous passions notre soirée à Drury-Lane ; j'entendis à peine ce qu'il me disait. Je pris son bras lorsqu'il me le demanda, je montai en voiture... et je me laissai conduire comme d'habitude, chargeant en quelque sorte les personnes qui m'accompagnaient de sentir, de penser, de vivre pour moi... J'entrai dans la salle... Mon premier sentiment fut presque douloureux : toutes ces lumières m'éblouirent, cette atmosphère chaude et embaumée m'étouffa... Tout mon sang reflua vers mon cœur et je fus près de défaillir... Mais, en ce moment, je sentis un peu de fraîcheur, on venait de lever le rideau. Je me tournai instinctivement, cherchant de l'air à respirer... C'est alors que j'entendis une voix... oh !... qui vibra jusqu'au fond de mon cœur... Tout mon être tressaillit... Cette voix disait des vers mélodieux comme jamais je n'en avais entendu... des paroles d'amour comme je n'aurais jamais cru que des lèvres humaines pussent en prononcer... Mon âme tout entière passa dans mes yeux et dans mes oreilles... Je restai muette et immobile comme la statue de l'étonnement, je regardai, j'écoutai... On jouait *Romeo*.

KEAN

Et qui jouait *Romeo* ?

ANNA

La soirée passa comme une seconde, je n'avais point respiré, je n'avais point parlé, je n'avais point applaudi... Je rentrai à l'hôtel de mon tuteur, toujours froide et silencieuse pour tous, mais déjà ranimée et vivante au cœur. Le surlendemain, on me conduisit au *More de Venise*... J'y vins avec tous mes souvenirs de *Romeo*... Oh ! mais, cette fois, ce n'était plus la même voix, ce n'était plus le même amour, ce n'était plus le même homme ; mais ce fut toujours le même ravissement... le même bonheur... la même extase... Cependant je pouvais parler déjà, je pouvais dire : « C'est beau !... c'est grand !... c'est sublime ! »

KEAN

Et qui jouait Othello ?

ANNA

Le lendemain, ce fut moi qui demandai si nous n'irions point à Drury-Lane. C'était la première fois, depuis un an peut-être, que je manifestais un désir ; vous devinez facilement qu'il fut accompli. Je retournai dans ce palais de féeries et d'enchantements : j'allais y chercher la figure mélancolique et douce de *Romeo*... le front brûlant et basané du *More*... J'y trouvai la tête sombre et pâle d'*Hamlet*... Oh ! cette fois, toutes les sensations amassées depuis trois jours jaillirent à la fois de mon cœur trop plein pour les renfermer... mes mains battirent, ma bouche applaudit... mes larmes coulèrent.

KEAN

Et qui jouait *Hamlet*, Anna ?

ANNA

Romeo m'avait fait connaître l'amour, *Othello* la jalousie, *Hamlet* le désespoir... Cette triple initiation compléta mon être... Je languissais sans force, sans désir, sans espoir ; mon sein était vide, mon âme en avait déjà fui, ou n'y était pas encore descendue, l'âme de l'acteur passa dans ma poitrine : je compris que je commençais seulement de ce jour à respirer, à sentir, à vivre !

KEAN

KEAN

Mais vous ne m'avez pas dit, miss, quel était l'homme qui avait rallumé l'âme éteinte, et quel était le Christ qui avait ressuscité la jeune fille déjà couchée dans la tombe.

ANNA

Oh ! c'est que voilà justement le nom que je n'ose pas vous dire... de peur de ne pouvoir plus lever mes regards sur vous.

KEAN

Anna, est-il vrai ?... est-il bien vrai ?... et suis-je assez malheureux ?...

ANNA, effrayée

Que dites-vous ?

KEAN

Quelque chose que vous ne pouvez pas comprendre, Anna... quelque chose que je vous avouerai peut-être un jour... plus tard... Mais, dans ce moment, miss Anna, ne songeons qu'à vous, chère sœur !

ANNA

Kean, mon frère, mon ami !...

KEAN

Revenons à cette lettre ; car, maintenant que je sais tout, il n'y a pas une minute à perdre...

ANNA

Mais, à votre tour, dites-moi, comment êtes-vous venu, et que signifie ce costume ?

KEAN

Parrain d'un enfant qui appartient à de pauvres gens que j'ai connus autrefois, j'ai pensé que cet habit leur donnerait plus de liberté avec moi, en me faisant davantage leur égal... Je l'ai pris, et me voilà... Mais parlons d'autre chose... Cet homme masqué n'est pas venu ?

ANNA

Pas encore.

KEAN

Il va venir, alors

ANNA

Sans doute.

KEAN, appelant

Peter !

ANNA

Qu'allez-vous faire ?

(Peter entre.)

KEAN

Le constable est-il arrivé ?

PETER

Il attend dans la grande salle avec le reste de la société.

KEAN

Priez-le de venir.

ANNA

Oh ! Kean, vous m'effrayez.

KEAN

Que pouvez-vous craindre ?

ANNA

Je ne crains rien pour moi... C'est pour vous.

KEAN

Oh ! soyez tranquille... Ah ! venez, monsieur le constable, venez... Voici miss Anna Damby, l'une des plus riches héritières de Londres, à qui l'on veut faire violence pour le choix d'un époux ; je vous ai appelé pour vous la confier... Votre mission est grande et belle, monsieur le constable... Étendez le bras sur cette jeune fille, et sauvez-la.

LE CONSTABLE

Quel changement ! et qui êtes vous, monsieur, qui réclamez mon ministère avec tant de confiance et d'autorité ?

KEAN

Peu importe qui réclame la protection de la loi, puisque la loi est égale pour tous, puisque la justice porte un bandeau sur les yeux, et que ses oreilles seules sont ouvertes. En tout cas, si vous voulez savoir qui je suis, je suis l'acteur Kean. Vous m'avez dit que vous aimiez les artistes, je vous ai promis de vous en faire

connaître un... Vous voyez que je tiens ma parole.

LE CONSTABLE

Comment ne vous ai-je pas reconnu, moi qui vous ai vu jouer cent fois, et qui suis un de vos plus chauds admirateurs ?... Ainsi, mademoiselle, vous réclamez ma protection ?

ANNA

À genoux.

LE CONSTABLE

Elle vous est acquise, mademoiselle ; seulement, dites-moi de quelle manière...

KEAN

Anna, entrez avec M. le constable dans cette chambre ; vous lui direz... vous lui raconterez tout... Quant à moi, il faut que je reste seul ici... J'attends quelqu'un.

ANNA

Kean, de la prudence.

KEAN

Allez, je vous prie... Quant à nous, monsieur le constable, soyez tranquille, cela ne changera rien au programme de notre soirée, et nous n'en souperons que plus joyeusement, je vous le jure.

(Anna et le constable sortent.)

Scène XIII

Kean, seul.

Oh ! quelle étrange chose ! Pauvre Anna ! quelle persécution ! quelle trame ! quel complot ! Et tout cela contre une enfant frêle à être brisée par un souffle, et encore pâle de cette mort dont elle est à peine sauvée. Et quand je pense qu'il y avait mille chances pour que je ne me trouvasse point ici, et qu'alors un rapt s'y commettait en mon nom ! Ah ! voilà donc pourquoi ce bruit se répandit si rapidement et si étrangement... que j'avais enlevé miss Anna, avant même que je l'eusse vue... Je devais servir de manteau à un lord ruiné qui veut refaire sa fortune... Oh ! mais je suis

venu, me voilà... On ne peut arriver à miss Anna que par cette porte, et elle est gardée, et bien gardée à cette heure, je le jure... Ah ! voilà quelqu'un, ce me semble... Vive-Dieu ! c'est lui... J'avais peur qu'il ne vînt pas.

(Demi-nuit au théâtre.)

Scène XIV

Kean, assis ; lord Mewill, entrant masqué.

LORD MEWILL

Elle est venue. (À Kean.) Pardon, mon ami, mais je voudrais passer.

KEAN

Pardon, milord, mais vous ne passerez pas.

LORD MEWILL

Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

KEAN

Parce que nous ne sommes ni dans un temps de l'année, ni dans une ère du monde où l'on voyage avec des masques... C'est une mode perdue en Angleterre depuis le règne de Marie la Catholique.

LORD MEWILL

Il peut se trouver telle circonstance où il y ait nécessité de cacher son visage.

KEAN

Un honnête homme et un noble projet vont toujours figure découverte, milord... Votre projet, je le connais déjà, et c'est un projet infâme. Quant à votre figure, je la connaîtrai tout à l'heure et je saurai qu'en penser, comme de votre projet, milord ; car, si vous n'ôtez pas votre masque, je jure Dieu que je vous l'arracherai, et cela à l'instant même, entendez-vous ?

LORD MEWILL

Monsieur !...

KEAN

Hâtez-vous, hâtez-vous, milord. (Lord Mewill fait un mouvement pour sortir, Kean lui saisissant le bras droit de la main gauche.) Oh !

vous ne sortirez pas, c'est moi qui vous le dis... Vous avez encore une main libre, milord : usez-en pour vous démasquer... et, croyez-moi, ne laissez pas approcher la mienne de votre visage.

LORD MEWILL, voulant dégager son bras

Ah ! c'en est trop ! je saurai quel est l'insolent qui m'insulte.

KEAN

Et moi, quel est le lâche qui veut fuir ! (Il lui arrache son masque.) Entrez... entrez tous... et avec de la lumière, afin que nous puissions nous reconnaître ici...

(Tous entrent.)

LORD MEWILL

Kean !...

KEAN

Lord Mewill ! je ne m'étais donc pas trompé.

LORD MEWILL

C'est un guet-apens !

KEAN

Non, milord, car la chose restera entre nous... Mais, comme vous m'avez insulté en vous servant de mon nom pour commettre une lâcheté, vous me rendrez raison, milord, et tout sera dit.

LORD MEWILL

Il n'y a qu'une difficulté à cela, monsieur : c'est qu'un lord, un noble, un pair d'Angleterre... ne peut pas se battre avec un bateleur, un saltimbanque, un histrion.

KEAN, reposant à terre

une chaise qu'il avait soulevée

Oui, vous avez raison, il y a trop de distance entre nous. Lord Mewill est un homme honorable, tenant à l'une des premières familles d'Angleterre... de riche et vieille noblesse conquérante... si je ne me trompe. Il est vrai que lord Mewill a mangé la fortune de ses pères en jeux de carte et de dés, en paris de coqs et en courses de chevaux ; il est vrai que son blason est terni de la vapeur de sa vie débauchée, et de ses basses actions... et qu'au lieu de monter encore, il a descendu toujours. Tandis que le

bateleur Kean est né sur le grabat du peuple, a été exposé sur la place publique, et, ayant commencé sans nom et sans fortune, s'est fait un nom égal au plus noble nom, et une fortune qui, du jour où il le voudra bien, peut rivaliser avec celle du prince royal... Cela n'empêche pas que lord Mewill ne soit un homme honorable, et Kean un bateleur ! – Il est vrai que lord Mewill a voulu rétablir sa fortune au détriment de celle d'une jeune fille belle et sans défense ; que, sans faire attention qu'elle était d'une classe au-dessous de la sienne, il l'a fatiguée de son amour, poursuivie de ses prétentions, écrasée de son influence. Tandis que le saltimbanque Kean a offert protection à la fugitive, qui est venue la lui demander, qu'il l'a reçue chez lui comme un frère aurait reçu une sœur, et qu'il l'en a laissée sortir pure, ainsi qu'elle y était entrée... quoi qu'elle fût belle, jeune et sans défense... Cela n'empêche pas que Mewill ne soit un lord, et Kean un saltimbanque !... – Il est vrai que lord Mewill, pair d'Angleterre, a son siège à la Chambre suprême, fait et défait les lois de notre vieille Angleterre, porte une couronne comtale sur sa voiture, et un manteau de pair sur ses épaules, et n'a qu'à dire son nom pour voir ouvrir devant lui la porte du palais de nos rois... Cela fait que parfois lord Mewill, lorsqu'il daigne descendre parmi le peuple, change de nom, soit qu'il rougisse de celui de ses aïeux, soit qu'il ne veuille pas les faire rougir... Alors il prend celui d'un bateleur et d'un saltimbanque et signe une lettre de ce faux nom... Ceci est une affaire de baigne et de galères... rien de plus... rien de moins... entendez-vous, milord ? Tandis que l'histrion Kean marche à visage découvert, lui ! et dit hautement son nom ; car le lustre de son nom ne lui vient pas de ses aïeux, mais y retourne... tandis que l'histrion Kean arrache le masque à tout visage, au théâtre comme à la taverne, et, fort de la loi qu'il a reçue, l'invoque contre celui qui l'a faite... Lorsque l'histrion Kean offre à lord Mewill de ne rien dire de tout cela, à la condition qu'il lui fera satisfaction d'une insulte dont la société pourrait lui demander justice, lord Mewill répond qu'il ne peut se battre avec un bate-

leur, un saltimbanque, un histrion... Oh ! sur mon honneur ! c'est bien répondu, car il y a trop de distance entre ces deux hommes. – Milord, vous n'avez oublié, dans tout ceci, que trois choses : la première, c'est que je pourrais dénoncer votre attentat à la justice, et vous remettre, à cette heure, entre ses mains ; la seconde, c'est qu'il y a de ces insultes qui marquent le front d'un homme comme un fer rouge l'épaule d'un forçat, et que je pourrais vous faire une de ces insultes ; la troisième, c'est que vous êtes enfermé ici en mon pouvoir, en ma puissance... et que je pourrais vous briser entre mes mains... voyez-vous ?... comme je briserais ce verre... (riant) ah ! ah ! ah ! si je n'aimais mieux m'en servir pour porter un toast... Verse, Peter. Au bonheur de miss Anna Damby, à son libre choix d'un époux... et puisse cet époux lui donner tout le bonheur qu'elle mérite et que je lui souhaite !

TOUS

Vive M. Kean !...

KEAN

Maintenant, vous êtes libre de vous retirer, milord.

ACTE QUATRIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

La loge de Kean.

Scène première

Pistol, Salomon, préparant des verres d'eau au sucre.

PISTOL

Dites donc, père Salomon, sans être trop curieux, qu'est-ce que vous faites là, hein ?

SALOMON

Je prépare un verre d'eau au sucre.

PISTOL

Eh bien, le père Bob est comme M. Kean... Il faut toujours qu'il se gargarise dans les entr'actes... Seulement, lui, c'est avec du rhum.

SALOMON

Oh ! si je n'avais pas de la raison pour deux, nous en ferions autant, nous ; mais je suis, là-dessus, d'une sévérité incorruptible : de temps en temps, je permets le verre de grog, mais jamais davantage.

PISTOL

Et vous avez raison... (Regardant dans l'armoire.) Qu'est-ce que c'est que toutes ces friperies-là, hein ?

SALOMON

Comment, drôle ! tu appelles cela des friperies, toi ?... Des costumes magnifiques !

PISTOL

Du d'or... du vrai d'or... Oh ! oh ! oh !... Excusez, alors, il y en a pour quelques schellings là-dedans.

SALOMON, se rengorgeant

Mais nous en avons une, garde-robe, qui vaut deux mille livres sterling, rien que ça...

PISTOL

Alors, plus riche que celle du roi ? Enfoncés les diamants de la couronne. Dites donc, père Salomon, voilà une porte.

SALOMON

Chut !...

PISTOL

Oh ! mais une vraie porte.

SALOMON

Chut !...

PISTOL

Sait-il cela, M. Kean ?... C'est qu'on pourrait le venir voler par là... et, quoiqu'elle ait l'air de ne pas s'ouvrir, tenez, elle s'ouvre...

SALOMON

Mais, serpent que tu es, comment donc t'y es-tu pris ?

PISTOL

Oh ! avec la pointe de mon couteau.

SALOMON

Si M. Kean savait ce que tu viens de faire !...

PISTOL

Il se fâcherait ?... Alors il ne faut pas le lui dire... Supposons que je n'ai rien vu : il n'y a pas de porte, quoi !... où y a-t-il une porte ?... qu'est-ce qui a dit qu'il y avait une porte ?... C'est pas moi ! c'est vous, père Salomon. Oh ! farceur !

SALOMON

Aurons-nous du monde, ce soir ?

PISTOL

Du monde ?... Il y a une queue qui fait trois fois le tour du théâtre... Je me suis promené un quart d'heure le long de la queue.

SALOMON

Et à quoi pensais-tu ?

PISTOL

Je pensais qu'il y avait dans toutes ces poches-là de l'argent qui allait passer dans celle du père Bob !... Est-il heureux, le père

Bob ! je n'aurai jamais le bonheur qu'un malheur comme le sien m'arrive, à moi !

SALOMON

Silence, voilà M. Kean.

PISTOL

Je file !

(Il se sauve.)

Scène II

Salomon, Kean, jetant son chapeau.

SALOMON, à part

Oh ! oh ! Pistol a bien fait de se sauver, il y a de l'orage.

KEAN

Salomon !

SALOMON

Maître ?

KEAN

Étends sur ce parquet une peau de lion... une peau de tigre... un tapis... ce que tu voudras, peu m'importe...

SALOMON

Que voulez-vous faire ?

KEAN

Des culbutes.

SALOMON, stupéfait

Des culbutes ?

KEAN

J'ai commencé par là, sur la place de Dublin... et je vois bien que je serai forcé de reprendre mon premier métier. Fais afficher aux quatre coins de Londres que le paillasse Kean fera des tours de souplesse dans Regent street et dans Saint-James, à la condition qu'il lui sera payé cinq guinées par fenêtre ; et alors huit jours me suffiront pour faire une fortune royale, car tout le monde voudra voir comment Hamlet marche sur les mains, et comment Othello fait le saut de carpe en arrière... Tandis que, dans ce théâtre maudit, il me faudra, Shakspeare aidant, des

années, et encore, au train dont j'y vais, plus j'y passerai d'années, plus j'y ferai de dettes, pour amasser de quoi aller mourir, dans une misère honnête, au fond de quelque village du Devonshire, entre un morceau de bœuf salé et un pot de bière. Oh ! la gloire ! le génie ! l'art ! L'art ! squelette efflanqué, vampire mourant de faim, à qui nous jetons un manteau d'or sur les épaules, et que nous adorons comme un dieu ! je puis encore être ta victime ; mais je ne serai plus ta dupe, va !

SALOMON

Qu'y a-t-il, maître ?

KEAN

Il y a que mon hôtel est cerné par les attorneys, et que j'ai vécu toute la journée dans ma voiture, après avoir passé une nuit à la taverne ; ce qui me met dans une merveilleuse disposition pour être sifflé ce soir... Et tout cela pour un misérable billet de quatre cents livres sterling. Viens donc encore me dire que je suis le premier acteur de l'Angleterre, et que tu ne changerais pas ma place contre celle du prince de Galles... Vil flatteur !...

SALOMON

Mais aussi c'est votre faute... si vous vouliez avoir de l'ordre.

KEAN

Avoir de l'ordre !... c'est cela, et le génie, qu'est-ce qu'il deviendra pendant que j'aurai de l'ordre ?... Avec une vie agitée et remplie comme la mienne, ai-je le temps de calculer minute par minute et livre par livre ce que je dois dépenser de jours ou dissiper d'argent ? Oh ! si Dieu m'avait donné cette honorable faculté, je serais à cette heure marchand de draps dans la Cité et non marchand de vers à Covent-Garden et à Drury-Lane.

SALOMON

Mais, il me semble, maître, pour en revenir à ces quatre cents livres sterling, que vous pourriez, sur la recette de ce soir...

KEAN

La recette est-elle à moi ?... Elle est à ces braves gens, et tu veux que je leur fasse payer le service que je leur rends ? Ceci est

un conseil de laquais, monsieur Salomon.

SALOMON

Mais vous ne m'avez pas compris, maître... Dans trois ou quatre jours, vous leur rendriez...

KEAN

C'est cela, n'est-ce pas ?... J'emprunterai à des saltimbanques, moi, Kean... Allons donc !

SALOMON

Pardon, maître, pardon !

KEAN

C'est bien, c'est bien ! allez repasser mon rôle, entendez-vous, drôle ! et prenez garde que je n'en oublie un seul mot.

SALOMON

Oui, maître.

KEAN

Ou, sans cela, tu auras affaire à moi, mon bon Salomon, mon vieux camarade, mon ami.

SALOMON

Allons, allons, il paraît que l'orage est passé.

KEAN

Eh ! sans doute ! ne suis-je pas Prospero le magicien ?... ne puis-je pas, en étendant ma baguette, faire le calme ou la tempête, évoquer Caliban ou Ariel ? Va-t'en, Caliban ; j'attends Ariel.

SALOMON

Oh ! c'est autre chose ! que ne disiez-vous cela tout de suite ?... Je me sauve, maître, je me sauve. (Revenant.) À propos, maître, n'oubliez pas que nous jouons six actes ce soir.

(Il sort.)

Scène III

Kean, seul.

Bon et excellent homme, ami de tous les temps, fidèle de toutes les heures, seule âme pour laquelle mon âme n'ait point de secrets ; miroir de ma douleur et de ma vanité... toi qui ne t'approches de moi que pour me caresser comme le chien fait à son

maître, et qui ne reçois, pour prix de son amitié, que bourrades et brusqueries, je ferai graver ton nom en lettres d'or sur ma tombe, et l'on saura que Kean n'a eu que deux amis, son lion et toi ; mon pauvre Ibrahim ! en voilà un qui s'entendait à recevoir mes créanciers... Je n'avais qu'à étendre le soir un tapis devant la porte de ma chambre à coucher, et j'étais sûr de dormir tranquille... Mais j'ai entendu marcher dans ce corridor... Je ne me trompe pas... Serait-ce elle ?

(Il court à la porte par laquelle est sorti Salomon et la ferme.)

Scène IV

Kean, Elena.

KEAN

Elena !

ELENA

Kean !

KEAN

Oh ! c'est vous !

ELENA, se retournant

Attends-moi, Gidsa... Je ne serai qu'un instant.

KEAN

Mais êtes-vous bien sûre de cette femme ?

ELENA

Comme de moi-même ; c'est une exilée de Venise comme moi.

KEAN

Vous êtes venue... Oh ! je vous espérais, mais je ne vous attendais pas.

ELENA

N'avais-je pas à la fois des remerciements et des reproches à vous faire ? Quelle imprudence !

KEAN

Comment ! vous voulez maintenant que je me repente de l'avoir commise ?

ELENA

Mais qui vous demande de vous repentir ?... Voyons !

KEAN

Et vous êtes venue !... et vous voilà !... Oh ! je ne puis vraiment croire à mon bonheur !

ELENA

Croyez-vous que je vous aime, maintenant ?

KEAN

Oh ! oui, je le crois.

ELENA

Vous êtes ainsi, vous autres hommes, injustes toujours : il ne vous suffit pas qu'on vous confie son honneur, il faut encore qu'on risque de le perdre pour vous.

KEAN

Oh ! non, non... Mais mettez-vous pour un instant à la place d'un pauvre paria... qui voit tourner autour de lui la société tout entière, et qui, pareil à un homme qui rêve, se sent enchaîné à sa place et en est réduit à plonger des regards avides dans ces jardins enchantés où il voit des êtres privilégiés cueillir les fruits dont il a soif. Oh ! il faut bien que l'on vienne à nous, puisque nous ne pouvons pas aller aux autres.

ELENA

Et, comme je ne pourrais pas venir aussi souvent que je le désirerais, j'ai voulu qu'en mon absence du moins mon portrait répondît de moi.

KEAN

Votre portrait !... vous avez fait faire votre portrait pour moi, Elena ?... Oui, le voilà... Oh ! mais vous êtes bien plus belle !

ELENA

N'en voulez-vous point, monsieur ?

KEAN

Oh ! si, si, je le veux... là... là... sur mon cœur... toujours !

ELENA

Vous m'aimez donc ?

KEAN

KEAN

Pouvez-vous me le demander !

ELENA, lui prenant la main

Mon Othello !

KEAN

Oh ! tu as bien dit, car je suis jaloux comme le More de Venise, entendez-vous, Desdemona !

ELENA

Jaloux !... et de qui, bon Dieu ?

KEAN

Oh ! vous le savez bien.

ELENA

Non, je vous jure.

KEAN

Ne jurez point, car je ne croirais plus à vos autres serments ; les femmes ont un instinct qui leur dit qu'un homme les aime bien avant qu'il le leur dise lui-même.

ELENA

Mais beaucoup de jeunes dandys me font la cour, monsieur.

KEAN

Je le sais, et cependant il n'est qu'un seul homme que je craigne.

ELENA

Vous craignez quelqu'un ?

KEAN

Je devrais dire que je crains sa réputation, son rang...

ELENA

Vous voulez parler du prince de Galles, je le vois.

KEAN

Oui... Non pas que je craigne que vous ne l'aimiez, je crains seulement qu'on ne le dise.

ELENA

Mais que voulez-vous que je fasse ? Ce n'est pas moi qu'il dit venir voir, c'est mon mari.

KEAN

Je le sais bien, sur mon honneur ! et c'est cela qui me tourmente. Chez vous, à la promenade, au spectacle, il est toujours à vos côtés... Comment voulez-vous qu'on croie que le plus riche, le plus noble et le plus puissant prince de l'Angleterre après le roi aime sans espoir... avec cela que l'on sait parfaitement que ce n'est point son habitude ?... Oh ! quand je le vois près de vous, Elena, c'est à me rendre fou !

ELENA

Eh bien, voulez-vous que je ne vienne pas au spectacle ce soir ?

KEAN

Au contraire !... Oh ! venez-y, je vous en supplie... Si vous n'y venez pas et que par hasard il n'y vînt pas non plus, lui, alors, alors je penserais que vous êtes ensemble.

ELENA

Que vous êtes insensé de vous créer de pareilles craintes !

KEAN

Mais ne faut-il pas que nous soyons toujours malheureux, nous ?... malheureux, si nous ne sommes pas aimés... malheureux, si nous le sommes ? Elena ! Elena ! (Il tombe à ses genoux.)
Plaignez-moi, pardonnez-moi.

ELENA

Et de quoi voulez-vous que je vous plaigne, rêveur ?... que voulez-vous que je vous pardonne, jaloux ?

KEAN

Pardonnez-moi d'avoir passé ces quelques instants que vous m'accordez à vous tourmenter et à me tourmenter moi-même, au lieu de les employer à vous dire que je vous aime, et à vous le répéter cent fois.

ELENA

On frappe.

KEAN

La clef en dehors !

KEAN

ELENA

Ah ! mon Dieu !

KEAN

Qui est là ?

LE PRINCE

Moi.

ELENA

La voix du prince de Galles !

KEAN

Qui, vous ?

LE PRINCE

Le prince de Galles, pardieu !

LE COMTE

Et le comte de Koefeld.

ELENA

Mon mari ? Oh ! je suis perdue.

KEAN

Silence !... Votre voile, et sortez, sortez !... Pardon, mon prince, mais j'ai pour le moment le malheur... (À Elena.) Dépêchez-vous !

ELENA

Comment s'ouvre cette porte ?

KEAN, au prince

D'avoir à mes trouses certains hommes qui me poursuivent pour quatre cents misérables livres sterling.

LE PRINCE

Je comprends.

ELENA, à Kean

Venez à mon secours.

KEAN

Attendez... (Au prince.) Et qui ne se feraient pas scrupule d'emprunter le nom respectable de Votre Altesse pour parvenir jusqu'à moi : ayez donc la bonté de me faire passer votre nom, écrit de votre main, monseigneur.

LE PRINCE

Que fais-tu donc ?

KEAN

Je retire la clef pour vous laisser le passage libre... Me voici ; adieu, Elena, je vous aime, aimez-moi ; adieu ! (Kean ferme la porte par laquelle est sortie Elena ; il revient à l'autre porte, et amène par le trou de la serrure une banknote.) Une banknote de quatre cents livres sterling !... C'est véritablement une carte royale... Entrez, mon prince, car c'est bien vous.

(Il ouvre ; le prince et le comte entrent.)

Scène V

Kean, le prince de Galles, le comte de Koefeld, Salomon.

LE PRINCE, entrant et regardant de tous côtés

Vous ne vous doutez pas d'une chose, monsieur le comte : c'est qu'en entrant dans la loge de Romeo, nous avons fait fuir Juliette.

LE COMTE

Vraiment ?

KEAN

Oh ! quelle idée folle, monseigneur ! Voyez, cherchez.

LE PRINCE

Oh ! une loge d'acteur, c'est machiné comme un château d'Anne Radcliffe... Il y a des trappes invisibles qui donnent dans des souterrains, des panneaux qui s'ouvrent sur des corridors inconnus, des...

KEAN, au comte

Combien je suis reconnaissant à Votre Excellence d'avoir daigné venir dans la loge d'un pauvre acteur !

LE PRINCE

Oh ! ne vous en prenez pas à votre mérite, monsieur le fat ! mais à la curiosité... Le comte, tout diplomate qu'il est, n'avait jamais mis le pied dans les coulisses d'un théâtre, et il a voulu voir...

KEAN

Un acteur qui s'habille, j'en prévieni Votre Altesse. Nous avons, monsieur le comte, une étiquette bien plus sévère à observer, nous autres courtisans du public, que vous, messeigneurs les courtisans du roi. Il faut que nous soyons prêts à l'heure, sous peine d'être sifflés ; et, tenez, voilà la seconde fois que l'on sonne ; ainsi vous permettez ?...

LE COMTE

Eh ! mon Dieu, faites comme si nous n'étions pas là... à moins que nous ne vous gênions.

KEAN

Point du tout...

SALOMON, entrant

Me voilà, maître.

KEAN

Mais, auparavant, monseigneur, reprenez, je vous prie, ce billet.

LE PRINCE

Point ! c'est le prix de ma loge, qu'il me plaît de payer à vous, monsieur l'Écossais, au lieu de le payer à la location.

KEAN

À ce titre, je l'accepte... Allons, Salomon, mon ami, tu sais ce qu'il faut faire de cet argent.

(Il passe derrière une draperie.)

LE COMTE, au prince

Et vous croyez qu'il était avec une femme ?

LE PRINCE

J'en suis sûr.

LE COMTE

Miss Anna, peut-être.

LE PRINCE

Oh ! c'est fort difficile à savoir...

LE COMTE, apercevant l'éventail oublié par sa femme

Eh bien, je le saurai, moi, je vous en réponds...

(Il met l'éventail dans sa poche.)

LE PRINCE

Et comment cela ?

LE COMTE

C'est un secret diplomatique.

KEAN, derrière la tapisserie

Eh bien, Votre Altesse, quelles nouvelles ?

LE PRINCE

Aucune bien importante... Ah ! un insolent qui, je crois, a insulté lord Mewill, hier au soir, à la taverne du *Trou du Charbon*.

LE COMTE

Et pourquoi cela ?

KEAN

Parce que lord Mewill avait refusé de se battre avec lui, sous le prétexte qu'il était un comédien ?... Oui, j'ai entendu parler de cela, ce me semble.

LE PRINCE

Que dites-vous de l'excuse, monsieur le comte ?

LE COMTE

Je ne sais pas quelles sont, sous ce rapport, les habitudes anglaises, monseigneur ; mais je sais que, nous autres Allemands, quand nous nous croyons insultés, nous nous battons avec tout le monde, excepté avec les voleurs, dont les galères se chargent de nous faire justice.

KEAN, revenant en scène avec son maillot
et ses souliers à la poulaine

Bien, monsieur le comte ! vous avez un noble cœur, et les Allemands sont un noble peuple... Je vous promets d'aller me faire tuer à Vienne.

LE COMTE

Et vous y serez le bien reçu ; en attendant, je remercie le prince de m'avoir introduit dans le sanctuaire des arts.

KEAN

Et moi, monsieur le comte, je vous présente mes excuses de ce que le grand prêtre vous y a reçu dès le premier jour comme

un initié.

LE COMTE

Laissons-nous M. Kean achever sa toilette, monseigneur ?

KEAN, bas, au prince

Je désirerais vivement parler à Votre Altesse.

LE PRINCE

Allez toujours, comte, je vous rejoins.

LE COMTE

Votre Altesse sait le numéro de la loge ?

LE PRINCE

Oui, à l'avant-scène ! (Bas.) Vous me direz, n'est-ce pas ?

LE COMTE

Soyez tranquille. (Il salue.) Monsieur Kean...

KEAN, s'inclinant

Monseigneur...

(Le comte sort.)

Scène VI

Kean, le prince.

KEAN

Oh ! mon prince, que je suis heureux de me trouver seul avec vous !...

LE PRINCE

Et pourquoi cela ?

KEAN

Pour vous remercier de toutes vos bontés d'abord ; puis, ensuite, pour vous présenter mes excuses. Vous êtes passé à mon hôtel, et l'on vous a dit que je n'y étais pas.

LE PRINCE

Tandis que tu y étais, hein ?

KEAN

Oui... Mais des affaires de la plus haute importance...

LE PRINCE

Bah ! entre amis... est-ce qu'on se gêne ?

KEAN

Je vous arrête à ce mot, monseigneur : entre amis.

LE PRINCE

Crois-tu donc qu'il te compromette ?

KEAN

Non, certes ; mais je voudrais savoir si Votre Altesse laisse tomber ce mot du bout des lèvres... ou du fond du cœur.

LE PRINCE

Eh ! qu'ai-je donc fait pour avoir mérité que M. Kean me pose la question d'une manière si nette et si précise ? ma bourse n'est-elle pas toujours à son service ? mon palais ne lui est-il pas ouvert à toute heure ? et, chaque jour, le peuple et les grands ne le voient-ils pas traverser les rues de Londres dans ma voiture et à mes côtés ?

KEAN

Oui, toutes ces choses, je le sais, sont des preuves d'amitié pour tout le monde, et, certes, chacun croit que je n'ai qu'à demander à Votre Altesse, pour obtenir d'elle tout ce qu'il me plaira de désirer.

LE PRINCE

Ah ! chacun croit cela ?...

KEAN

Excepté moi, cependant, monseigneur !... excepté moi qui ne me trompe point à ces marques extérieures... suffisantes pour ma vanité... mais qui, toutes flatteuses qu'elles sont, laissent pourtant un doute au fond de mon cœur.

LE PRINCE

Et lequel, s'il vous plaît ?

KEAN

Le voici, monseigneur : c'est que, si j'avais à demander à Votre Altesse, non plus une de ces faveurs qui s'accordent de prince à sujet, mais un de ces sacrifices qui se font d'égal à égal, peut-être la bienveillance du protecteur n'irait-elle point jusqu'au dévouement de l'ami.

LE PRINCE

Faites-en l'épreuve.

KEAN

Si je disais à Votre Altesse : Nous autres artistes, monseigneur, nous avons des amours bizarres, et qui ne ressemblent en rien à celles des autres hommes ; car elles ne franchissent pas la rampe ; eh bien, ces amours n'en sont pas moins passionnées et jalouses. Parfois, il arrive qu'entre les femmes qui assistent habituellement à nos représentations, nous en choisissons une dont nous faisons l'ange inspirateur de notre génie ; tout ce que nos rôles contiennent de tendre et de passionné, c'est à elle que nous l'adressons... Les deux mille spectateurs qui sont dans la salle disparaissent à nos yeux, qui ne voient plus qu'elle ; les applaudissements de tout ce public nous sont indifférents, car ce sont ses applaudissements seuls que nous ambitionnons ; c'est son âme que notre voix va chercher parmi toutes ces âmes... Ce n'est plus pour la réputation, pour la gloire, pour l'avenir que nous jouons ; c'est pour un soupir... pour un regard... pour une larme d'elle.

LE PRINCE

Eh bien ?

KEAN

Eh bien, monseigneur, si cette femme daigne s'apercevoir de cette puissance qu'elle exerce sur nous ; si, prenant pitié de cette distance qui nous sépare d'elle en réalité, elle nous permet de la franchir en rêve ; si le bonheur que nous en ressentons, tout vain et tout frivole qu'il est, est cependant un bonheur !... si enfin cet amour imaginaire a ses jalousies comme un amour matériel, l'homme qui les cause ne doit-il pas prendre en pitié le malheureux qui les éprouve ?

LE PRINCE

C'est-à-dire que je suis ton rival, n'est-ce pas ?

KEAN

Ce mot suppose l'égalité, monseigneur, et vous savez que je

suis placé trop loin de vous...

LE PRINCE

Hypocrite !... et que puis-je faire pour la plus grande tranquillité de votre amour, monsieur Kean ?

KEAN

Monseigneur, vous êtes jeune, vous êtes beau, vous êtes prince... Il n'y a pas une femme en Angleterre qui puisse résister à toutes ces séductions. Vous avez, pour vos distractions, vos caprices ou vos amours, Londres et ses provinces... vous avez l'Écosse et l'Irlande, les trois royaumes enfin. Eh bien, faites la cour à toutes les femmes... excepté...

LE PRINCE

Excepté à Elena, n'est-ce pas ?

KEAN

Vous l'avez deviné, monseigneur !

LE PRINCE

Ah ! c'est la belle comtesse de Koefeld... la dame de nos secrètes pensées ?... Je m'en étais douté, vaurien !... quand je t'ai vu venir chez elle, pour te disculper... Tu es son amant !

KEAN

Non, monseigneur !... je n'ai pour elle, je vous l'ai dit, que cet amour artistique auquel les plus grands acteurs ont dû leurs plus beaux succès... Mais cet amour, j'en ai fait ma vie, voyez-vous ; plus que ma vie : ma gloire ! plus que ma gloire : mon bonheur !

LE PRINCE

Mais, si je me retire, un autre prendra ma place.

KEAN

Eh ! que m'importe tout autre, monseigneur ! il n'y a que vous que je craigne ; car, de tout autre, je puis me venger... tandis que, de vous, monseigneur...

LE PRINCE

Tu es son amant !

KEAN

Non, Votre Altesse ! mais, par exemple, lorsqu'elle est au spectacle, et que, de la scène où je suis enchaîné, je vous vois

entrer dans sa loge... Oh ! alors, vous ne pouvez comprendre tout ce qui se passe dans mon âme ; je ne vois plus, je n'entends plus ; tout mon sang se porte à ma tête, et il me semble que je vais perdre la raison.

LE PRINCE

Tu es son amant !

KEAN

Non, je vous jure... Mais, si vous avez la moindre amitié pour moi... et que vous ne vouliez pas m'entraîner à quelque scandale... dont je me repentirais du fond de mon cœur... n'allez plus dans sa loge, je vous en conjure !... Tenez, rien qu'en parlant de cela, je m'oublie. Voilà que l'on va commencer, je ne suis pas prêt.

LE PRINCE

Je te laisse.

KEAN

Vous me promettez ?...

LE PRINCE

Avoue que tu es son amant...

KEAN

Mais je ne puis avouer ce qui n'est pas.

LE PRINCE

Adieu, Kean...

KEAN

Monseigneur...

LE PRINCE

Je vais t'applaudir.

KEAN

Dans votre loge ?...

LE PRINCE

Pas de demi-confidences, monsieur Kean, ou je ne fais qu'une demi-promesse.

KEAN, s'inclinant

Je ne puis vous dire que ce qui est... Agissez comme bon vous semblera, monseigneur.

LE PRINCE, sortant

Merci de la permission, monsieur Kean.

Scène VII

Kean, Salomon.

SALOMON, tenant le pourpoint à la main

Maître !... maître !... dépêchons-nous...

KEAN

Me voilà !... (Il passe le pourpoint.) Oh ! je l'avais bien deviné : mon ami !... lui, mon ami !... Il n'y a d'amitié qu'entre égaux, monseigneur, et il y a autant de vanité à vous de m'avoir dans votre voiture, que de sottise à moi d'y monter... (On frappe à la porte secrète.) On frappe à cette porte qui n'est connue que d'Elena...

GIDSA

Ouvrez, monsieur Kean, c'est moi, c'est Gidsa...

KEAN, ouvrant

Gidsa, que voulez-vous ? qu'est-il arrivé ?

Scène VIII

Les mêmes, Gidsa, puis Darius, puis le régisseur,
Pistol, le public, au dehors.

GIDSA

Ma maîtresse a oublié son éventail, et je viens le chercher.

KEAN

Son éventail ? L'as-tu vu, Salomon ?

SALOMON

Non, maître...

KEAN

Voyez, Gidsa ; cherchez.

GIDSA

Oh ! mon Dieu, comment cela se fait-il ? C'est que ma maîtresse y tenait beaucoup, c'était un cadeau du prince de Galles.

KEAN

Ah ! c'est un cadeau du prince de Galles ?... Voyez dans sa

voiture, elle l'y a peut-être oublié.

GIDSA

Vous avez raison...

KEAN, lui donnant une bourse

Tenez, mon enfant, si votre maîtresse a perdu son éventail, vous aurez au moins trouvé quelque chose, vous.

GIDSA

Merci, monsieur Kean.

(Elle sort.)

KEAN

Un éventail donné par le prince de Galles !... Je conçois que l'on tienne à un présent royal. (Appelant.) Darius !... Eh bien, est-ce qu'il ne viendra pas, cet imbécile de coiffeur ?... Darius !

SALOMON

Ménagez votre diamant, maître, et laissez-moi l'appeler à votre place... (Appelant.) Darius !...

DARIUS, entrant une perruque à la main

Voilà ! voilà !

KEAN, s'asseyant

Qu'est-ce que tu faisais donc, drôle ?

DARIUS, retapant la perruque

Je vous demande pardon, mais c'est est que...

KEAN

Tu bavardais, n'est-ce pas ?... Viens ici, et coiffe-moi.

LE RÉGISSEUR, ouvrant la porte

Peut-on sonner au foyer du public, monsieur Kean ?

KEAN

Oui, je suis prêt.

LE RÉGISSEUR, se retirant

Merci !

KEAN

Pendant qu'on me coiffe, Salomon, cherche donc cet éventail...

DARIUS

Quel éventail ?

KEAN

Un éventail qui a été perdu ici.

DARIUS

Ah ! je vous dis cela parce que j'ai vu le monsieur qui est venu vous voir avec le prince de Galles qui en tenait un qui était un peu drôle, d'éventail !

KEAN

Un éventail garni de diamants ?

DARIUS

Oui, et qui reluisait joliment encore, puisqu'en le voyant, je me suis dit : « Si j'avais trouvé un éventail comme celui-là, je ne ferais plus de perruques » ; et pourtant je les fais crânement, les perruques !...

KEAN, se levant

Tu as vu cet éventail entre les mains du comte de Koefeld ?

DARIUS

Je ne sais pas si c'était le comte de Koefeld ; mais ce que je sais, c'est qu'il ne paraissait pas content du tout, et qu'il a remis l'éventail dans sa poche avec un air un peu vexé.

KEAN

Oh ! mais que va-t-il penser ? il se doutera qu'Elena est venue ici.

LE RÉGISSEUR, à la porte

On va lever le rideau, monsieur Kean.

KEAN

Je ne suis pas prêt.

LE RÉGISSEUR

Mais vous avez dit qu'on pouvait sonner.

KEAN

Allez au diable !

LE RÉGISSEUR, se sauve en criant

Ne levez pas le rideau ! ne levez pas le rideau !

KEAN

Que faire ? Comment la prévenir ?... Je ne puis y aller, je ne puis lui envoyer... Oh ! c'est à perdre la tête.

KEAN

DARIUS

Eh bien, monsieur Kean, votre perruque ?

KEAN

Laissez-moi tranquille...

(Bruit au dehors.)

SALOMON

Maître, entendez-vous ?

LE PUBLIC, criant et trépignant

La toile ! la toile ! le rideau !

SALOMON

Le public s'impatiente.

KEAN

Qu'est-ce que ça me fait, à moi ?... Oh ! métier maudit... où aucune sensation ne nous appartient, où nous ne sommes maîtres ni de notre joie, ni de notre douleur... où, le cœur brisé, il faut jouer Falstaff ; où, le cœur joyeux, il faut jouer Hamlet ! toujours un masque, jamais un visage... Oui, oui, le public s'impatiente... car il m'attend pour s'amuser, et il ne sait pas qu'à cette heure, mes larmes m'étouffent. Oh ! quel supplice ! et puis, si j'entre en scène avec toutes les tortures de l'enfer dans le cœur ; si je ne souris pas là où il me faudra sourire, si ma pensée débordante change un mot de place, le public sifflera, le public, qui ne sait rien, qui ne comprend rien, qui ne devine rien de ce qui se passe derrière la toile... qui nous prend pour des automates... n'ayant d'autres passions que celles de nos rôles... Je ne jouerai pas.

(Pistol paraît à la porte.)

SALOMON

Maître, maître, qu'est-ce que vous dites ?

KEAN

Je ne jouerai pas, voilà ce que je dis.

LE RÉGISSEUR, revenant sur ce dernier mot

Monsieur, on vous y forcera.

KEAN

Et qui cela, s'il vous plaît ?

LE RÉGISSEUR

Le constable.

KEAN

Qu'il vienne.

SALOMON

Maître, maître, au nom du ciel ! il vous mettront en prison.

KEAN

En prison ? Eh bien, tant mieux. Je ne jouerai pas.

SALOMON

Rien ne peut vous faire changer de résolution ?

KEAN

Rien au monde. Je ne jouerai pas.

LE RÉGISSEUR

Mais la recette est faite.

KEAN

Qu'on rende l'argent.

LE RÉGISSEUR

Monsieur, vous manquez à vos devoirs.

KEAN

Je ne jouerai pas, je ne jouerai pas, je ne jouerai pas !

(Il prend une chaise et la brise.)

LE RÉGISSEUR

Faites comme vous voudrez, je ne suis pas le bénéficiaire.

(Il sort ; Kean tombe sur un fauteuil. Bruit prolongé.)

PISTOL, d'un côté du fauteuil

Eh bien, monsieur Kean, et le père Bob ?

SALOMON, de l'autre côté

Ces braves gens ne peuvent pas payer les frais de la soirée.

PISTOL

Ce n'est pas la faute de la pauvre famille si l'on vous a fait du chagrin.

SALOMON

Allons, maître, de la pitié pour les malheureux.

PISTOL

Vous nous aviez donné votre parole.

KEAN

SALOMON

Et ce serait la première fois que vous y manqueriez.

KEAN, dans le plus grand abattement

Assez... James, prenez ceci. (Il lui donne sa robe de chambre.) Où est M. Darius ?

SALOMON

Il s'est sauvé.

DARIUS, sortant du cabinet aux habits

Me voilà !

KEAN

Où est le régisseur ?

SALOMON, à Pistol

Va le chercher.

(Rencontre de Darius et de Pistol.)

KEAN

Mon manteau ! (On le lui donne.) Qu'est-ce que c'est que ça ?
C'est mon ceinturon que je vous demande.

PISTOL, revenant

Voilà, monsieur Kean, voilà.

LE RÉGISSEUR, entrant

Vous m'avez fait appeler ?

KEAN

Oui, monsieur. Mon épée !

SALOMON

Votre épée ?

KEAN

Eh ! oui, sans doute, mon épée ; cela t'étonne ?... Avec quoi
veux-tu que je tue Tybalt ? (Au régisseur.) Monsieur, je joue.

LE RÉGISSEUR

Oh ! monsieur Kean, que de remerciements !

KEAN

C'est bien... Seulement, faites une annonce ; dites que je suis
indisposé, que je suis malade... Enfin, dites ce que vous voudrez.
J'étrangle.

LE RÉGISSEUR

Oh ! merci, monsieur Kean, merci.

(Il sort.)

SALOMON

Il était temps ! Il paraît que le public commence à casser les banquettes.

KEAN

Et il a raison, monsieur ; je voudrais bien vous voir dans la salle, si vous aviez pris votre billet à la porte, et qu'on vous fît attendre... Qu'est-ce que vous diriez ?...

SALOMON

Dame ! maître...

KEAN

Qu'est-ce que tu dirais ? Tu dirais qu'un acteur se doit au public avant tout.

SALOMON

Oh !

KEAN

Et tu aurais raison. Allons, cheval de charrue, maintenant que te voilà harnaché, va-t'en labourer ton Shakspeare.

LE RÉGISSEUR

Me voilà prêt, monsieur Kean. Puis-je faire l'annonce ?

KEAN

Oui, monsieur. Y a-t-il beaucoup de monde ?

LE RÉGISSEUR

Salle comble !... on se bat encore à la porte.

KEAN

Allez.

(La toile tombe ; au moment où elle a touché le plancher, le régisseur passe par devant, et vient jusqu'au milieu de l'avant-scène.)

LE RÉGISSEUR, au public

Milords et messieurs, M. Kean s'étant trouvé subitement indisposé, et craignant de ne pas se montrer digne de l'honorable empressement que vous lui témoignez, me charge de réclamer

toute votre indulgence.

LE PUBLIC

Bravo ! bravo ! bravo !

(Le régisseur salue et se retire ; l'orchestre joue l'air *God save the King* ; puis la toile se relève sur la scène des adieux de Romeo et Juliette.)

CINQUIÈME TABLEAU

Scène première

Romeo, à la porte d'un donjon gothique qui donne sur une terrasse ; Juliette, sur le dernier escalier du donjon. La comtesse de Koefeld, le prince de Galles, le comte de Koefeld, dans une loge d'avant-scène ; lord Mewill, dans une loge de côté ; la nourrice, Salomon.

JULIETTE

Ne tourne pas les yeux vers l'horizon vermeil ;
 Tu peux rester encor, ce n'est point le soleil ;
 C'était le rossignol et non pas l'alouette
 Dont le chant a frappé ton oreille inquiète ;
 Caché dans les rameaux d'un grenadier en fleurs,
 Toute la nuit, là-bas, il chante ses douleurs...
 Tu peux rester encor, crois-en ta Juliette.

ROMEO

Oh ! c'est bien le soleil, et c'est bien l'alouette !
 Vois ce trait lumineux, de mon bonheur jaloux,
 Qui perce à l'horizon et s'étend jusqu'à nous ;
 Vois le matin riant, un pied sur la montagne,
 Prêt à prendre son vol à travers la campagne ;
 Voix au ciel moins obscur les étoiles pâlir :
 Il faut partir et vivre, ou rester et mourir...

JULIETTE

Non, ce n'est point le jour ; c'est quelque météore
 Qui, pour guider tes pas, a devancé l'aurore...
 Tu te trompes, ami ; reste.

ROMEO

Je resterai,

Et, puisque tu le veux, comme toi je dirai :
 Non, ce n'est point le feu de l'aube orientale,
 C'est la sœur d'Apollon, c'est la reine au front pâle ;
 Ce n'est point l'alouette au ramage joyeux
 Dont le chant matinal s'élançait dans les cieux.
 Ah ! crois-moi, j'ai bien plus de penchant, je te jure,
 À rester qu'à partir ; et, si, vengeant l'injure
 Que ma présence fait à ta noble maison,
 La mort me vient en face ou bien par trahison,
 La mort, dont on craint tant la douleur inconnue,
 Me frappant à tes pieds, sera la bienvenue...
 Oh ! non, tu l'as bien dit, non ce n'est pas le jour :
 Restons... Je t'aime ! et toi, m'aimes-tu, mon amour ?

JULIETTE

C'est le jour, c'est le jour ! oh ! j'étais insensée ;
 Fuis, Romeo ! de peur je suis toute glacée ;
 Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis,
 Et je n'ai plus qu'un mot à la bouche... Fuis, fuis !...

LA NOURRICE

Madame...

JULIETTE, entrant

Que veux-tu ?

LA NOURRICE

Votre père !

JULIETTE

Mon père !

Entends-tu ?

LA NOURRICE

Va venir !

ROMEO

Oh ! contre sa colère,
 Ange, je te remets à la garde de Dieu.

JULIETTE

Adieu, mon Romeo...

(En ce moment, Kean, qui avait déjà enjambé la balustrade, s'aperçoit que le prince de Galles est à l'avant-scène, dans la loge d'Elena, et, au lieu de faire sa sortie, il remonte le théâtre et regarde fixement la loge, les bras croisés.)

JULIETTE, le suivant

Eh bien, que fait-il donc ? (À voix basse.) Kean, Kean, vous manquez votre sortie.

SALOMON, paraissant au bord
de la coulisse, la brochure à la main

Maître ! maître !...

JULIETTE, reprenant

Adieu, mon Romeo.

SALOMON, soufflant

Ma Juliette, adieu !

KEAN, riant

Ah ! ah ! ah !

SALOMON, soufflant

Romeo !

JULIETTE

Romeo !

KEAN

Qui est-ce qui m'appelle Romeo ? qui est-ce qui croit que je joue ici le rôle de Romeo ?

JULIETTE

Kean, devenez-vous fou ?

KEAN

Je ne suis pas Romeo... je suis Falstaff, le compagnon de débauches du prince royal d'Angleterre... À moi, mes braves camarades !... à moi, Pons !... à moi, Peto !... à moi, Bardolph !... à moi, Quickly l'hôtelière !... et versez, versez à pleins bords, que je boive à la santé du prince de Galles, le plus débauché, le plus indiscret, le plus vaniteux de nous tous ! à la santé du prince de Galles, à qui tout est bon, depuis la fille de taverne qui sert les

matelots du port, jusqu'à la fille d'honneur qui jette le manteau royal aux épaules de sa mère ! au prince de Galles, qui ne peut regarder une femme, vertueuse ou non, sans la perdre avec son regard ! au prince de Galles, dont j'ai cru être l'ami, et dont je ne suis que le jouet et le bouffon !... Ah ! prince royal, bien t'en prend d'être inviolable et sacré, je te le jure !... car, sans cela, tu aurais affaire à Falstaff.

LORD MEWILL, d'une loge

À bas Kean ! à bas l'acteur !

KEAN

Falstaff ?... Eh ! je ne suis pas plus Falstaff que je n'étais Romeo ; je suis Polichinelle, le Falstaff des carrefours... Un bâton à Polichinelle, un bâton pour lord Mewill, un bâton pour le misérable enleveur de jeunes filles, qui porte une épée au côté, et qui refuse de se battre avec ceux dont il a volé le nom, et cela, sous prétexte qu'il est noble, qu'il est lord, qu'il est pair... Ah ! oui ! un bâton pour lord Mewill... et nous rirons... Ah ! ah ! ah ! que je souffre !... À moi ! mon Dieu ! à moi !

(Il tombe dans les bras de Juliette et de Salomon,
qui l'entraînent par la porte du donjon.)

Scène II

Le régisseur, Darius, Mercutio, Capulet, un comparse,
Salomon.

LE RÉGISSEUR, paraissant au fond

Le médecin du théâtre ! le médecin du théâtre ! où est-il ?

DARIUS, courant ramasser

la perruque que Kean a jetée à terre

Il est près de M. Kean.

LE RÉGISSEUR

Où ?

DARIUS, montrant le donjon

Là.

MERCUTIO, entrant en costume

Qu'est-il arrivé ?

CAPULET, également en costume

Je ne sais pas ; ça lui a pris en scène.

LE CHEF DES COMPARSES, conduisant ses hommes

Allez.

(Les comparses entrent.)

MERCUTIO

Ce n'est pas votre entrée... (Voix diverses.) Si !... Non !... Si !

(Confusion complète.)

CAPULET, voyant paraître Salomon

Silence !

SALOMON, s'approchant, un mouchoir à la main

Milords et messieurs, la représentation ne peut continuer... Le soleil de l'Angleterre s'est éclipsé : le célèbre, l'illustre, le sublime Kean vient d'être atteint d'un accès de folie.

(On entend un cri douloureux dans la loge de la comtesse de Koefeld.)

ACTE CINQUIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Un salon chez Kean.

Scène première

Salomon, Bardolph, Tom, David, Darius, Pistol,
puis le médecin.

SALOMON

C'est cela, mes enfants, inscrivez-vous, voici la liste.

BARDOLPH, après s'être inscrit

Et quelle nuit a-t-il passée ?

SALOMON

Terrible !

TOM

Il est donc réellement fou ?

SALOMON

À lier !

DAVID

Et, dans ce moment-ci, le médecin le saigne ?

SALOMON

À blanc !

DARIUS

À blanc !...

BARDOLPH

Mais quel est son genre de folie ?

DARIUS

Oui, voyons, quel est son genre de folie ?

SALOMON

Folie frénétique.

DAVID

Et que fait-il dans ses accès ?

SALOMON

Il frappe.

KEAN

DARIUS

Sur quoi ?

SALOMON

Sur tout, et de préférence sur ceux qu'il connaît.

DARIUS

Comment ! il attaque son semblable ?

SALOMON

Ah ! mon Dieu, oui.

DARIUS

Il aura été mordu.

SALOMON

J'en ai peur.

DARIUS

Et il est enragé... J'en ai coiffé un enragé, un homme qui avait une position, quoi ! il était membre des Communes. Eh bien, sa rage, à lui, c'était de faire des tragédies... On ne les jouait pas ; eh bien, c'est égal, il en faisait d'autres ; on les refusait, il allait toujours.

SALOMON

Et mordait-il ?

DARIUS

Oui, oui, oui ; mais il ne faisait pas de mal, il n'avait plus de dents ; on le laissait faire, pauvre cher homme ! ça l'amusait.

SALOMON

Eh ! tenez, voilà...

DARIUS

M. Kean ? Je me sauve...

SALOMON

Non, le médecin.

DARIUS

Ah ! le médecin. Eh bien, monsieur le docteur ?...

TOM

Comment va Kean ?

DAVID

Y a-t-il espoir ?

LE MÉDECIN, remettant un papier à Salomon

Vous lui ferez suivre ponctuellement cette ordonnance ; tout autre traitement que celui qui est indiqué sur ce papier ne pourrait qu'empirer son état.

SALOMON

Vous voyez que la chose est sérieuse, hein ? Voyons ce qu'ordonne le médecin... (Il retourne le papier de tous côtés, il est blanc.) Ah ! ah !

DARIUS

Eh bien, qu'ordonne le médecin ?

SALOMON

Quatre douches, deux saignées, un sinapisme.

DAVID

Veux-tu que je te dise, Salomon ? ça m'a l'air d'un âne, ton docteur.

DARIUS

Oui, oui, il me fait l'effet d'un âne.

DAVID

Et, à ta place, je le traiterais à ma mode.

SALOMON

Que lui donneriez-vous ? Voyons !

DAVID

Je prendrais de bon vin de Bordeaux, je le mettrais dans une casserole avec du citron, de la cannelle et du sucre ; je le ferais chauffer, et, de dix minutes en dix minutes, je lui en donnerais un verre.

DARIUS

Non, non, non, je ne ferais pas ça, moi.

SALOMON

Eh bien, que ferais-tu ?

DAVID

Je te dis qu'un verre...

DARIUS

Non, écoutez, David, vous jouez bien le Lion, vous êtes magnifique sous la peau d'animal ; mais, quand il s'agit de méde-

cine, c'est autre chose ; à la place de Salomon, je ferais le vin chaud.

DAVID

Tu vois bien.

DARIUS

Patience ! je lui raserai d'abord la tête comme un genou, ça lui rafraîchirait le cerveau ; ensuite, je lui commanderais une perruque, ce qu'il y a de plus beau en cheveux, du cheveu numéro 1.

SALOMON

Et le vin chaud ?

DARIUS

Je le boirais, alors... (On sonne.) Dites-donc, Salomon, on sonne.

SALOMON

Allons, encore un accès qui lui prend.

DARIUS

Un accès, je me sauve !

(Salomon l'arrête.)

DAVID

Filons, filons.

DARIUS

Salomon, Salomon, pas de bêtises, voyons.

(On sonne encore.)

TOM et BARDOLPH

Sauve qui peut !

SALOMON

Darius, mon ami, toi qui es le plus brave, reste avec moi, je t'en prie.

DARIUS

Père Salomon, si vous ne me lâchez pas, je fais ma plainte, je vous dénonce, je ne vous poudre plus vos perruques, je vous enfonce des épingles noires dans les mollets, et je vous mords le nez. (Salomon le lâche.) Ah ! mais...

(Il sort.)

SALOMON

Ah ! les voilà partis ; j'espère que ça va se répandre ; car, si l'on venait à savoir...

PISTOL, se levant du coin où il est
resté assis, et venant à Salomon

Monsieur Salomon ?

SALOMON

Tu es encore là, toi ! pourquoi n'es-tu pas parti avec les autres ?

PISTOL

Parce que vous avez dit qu'il vous fallait quelqu'un, monsieur Salomon.

SALOMON

Tu es un brave garçon ; va-t'en.

PISTOL

Moi ? Jamais !

SALOMON

Me promets-tu d'être discret ?

PISTOL

Moi ? Je crois bien ! (Salomon lui parle à l'oreille.) Vraiment ?...
Oh !

SALOMON

Pas un mot.

PISTOL

On me couperait plutôt le cou. Oh ! que je suis content, que je suis content ! (Il sanglote.) Oh ! M. Kean, monsieur Salomon !...
Oh ! je m'en vas.

(Il sort.)

Scène II

Salomon, Kean, entrant.

KEAN

Avec qui causais-tu donc là ?

KEAN

SALOMON

Avec des camarades du théâtre, cet imbécile de Darius et le petit Pistol.

KEAN

Et que leur as-tu dit ?

SALOMON

Que vous étiez fou à lier.

KEAN

Tu as eu tort.

SALOMON

Comment, j'ai eu tort ? Mais songez donc que, si l'on apprend jamais que cette folie n'était qu'une feinte...

KEAN

Eh bien ?

SALOMON

Et que vous avez insulté de sang-froid lord Mewill et le prince de Galles...

KEAN

Après ?

SALOMON

On vous punira sévèrement.

KEAN

Que m'importe ! que peuvent-ils me faire ? Me mettre en prison ? Eh bien, j'irai.

SALOMON

Oui ; mais, moi, je n'irai pas. (À part.) Égoïste ! (Haut.) Tandis que, si seulement vous vouliez faire semblant pendant huit jours... Vous êtes si beau dans *le Roi Lear* !

KEAN

Monsieur Salomon, je joue la comédie depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, mais jamais dans la journée.

SALOMON

Maître...

KEAN

Assez sur ce sujet. Donne-moi la liste des personnes qui sont

venues pour me voir.

SALOMON

Il y en a deux, de listes : une ici, l'autre chez le concierge. Celle-ci est celle des amis intimes.

KEAN

C'est bien, va !... Elle n'aura pas osé monter jusqu'ici, elle ; mais elle sera venue en bas, ou elle aura envoyé ; je trouverai, non pas son nom, sans doute, mais un mot, un signe, auquel je reconnaîtrai qu'elle a pensé à moi, à moi qui souffre tant pour elle, mon Dieu !

SALOMON

Tenez.

KEAN

Donne.

SALOMON

Il y a là plus de deux noms qui sont bien étonnés de se trouver ensemble.

KEAN

Oui, oui, il y a là des noms de riches, de nobles et de puissants ; il y a là des noms d'artistes, d'ouvriers, de portefaix, depuis celui du duc de Sutherland, premier ministre, jusqu'à celui de William le cocher. Oui, je crois que tous les noms y sont, excepté celui que je cherche ; elle n'aura pas osé envoyer. Oh ! pour venir elle-même, sans doute, elle saisira une occasion, le premier moment où son mari la laissera libre. Salomon, va dans la chambre à côté ; ne laisse entrer personne... excepté...

SALOMON

Ariel excepté, n'est-ce pas ?

KEAN

Oui, oui, Ariel... Va, mon bon Salomon, va ; et, si elle vient, fais-la entrer à l'instant... sans lui demander son nom... car c'est une grande dame, vois-tu.

SALOMON

Mais comment la reconnaître ?

KEAN

KEAN

Je n'attends qu'elle.

SALOMON

Soyez tranquille.

(Il sort.)

Scène III

Kean, seul.

Dix heures, et pas un mot d'elle, pas un message, pas une lettre !... Ah ! vous étiez plus inquiète de votre éventail que de moi, madame... Oh ! ce n'est point comme cela qu'on aime, Elena, et c'est douloureux à penser que, si cet accident était réel, je serais mort peut-être à cette heure... sans vous avoir vue... sans avoir entendu parler de vous... Que je suis inquiet !... j'ai son portrait là, sur mon cœur... et je me plains... Ne serait-ce pas plutôt que le comte, qui a trouvé cet éventail, à qui la scène scandaleuse que j'ai faite hier au prince de Galles, a dû ouvrir les yeux ?... Oh ! oui, c'est possible, c'est probable, cela est. Et quand je pense qu'à cette heure peut-être, Elena, soupçonnée, accusée, menacée, m'appelle à son secours... Oh ! je n'y puis plus tenir. Salomon ! Salomon !

Scène IV

Kean, Salomon.

SALOMON

Maître ?

KEAN

Personne encore ?

SALOMON

Personne.

KEAN

Fais mettre les chevaux à la voiture.

SALOMON

Les chevaux ?

KEAN

Eh ! oui, les chevaux. Qu'y a-t-il là d'étonnant ? Je sors.

SALOMON

Vous sortez ?

KEAN

Newman !... Newman !...

SALOMON

Que lui voulez-vous ?

KEAN

Celui-là m'obéira, peut-être.

SALOMON

Et ne savez-vous pas que tout ce que vous voudrez, votre pauvre Salomon le fera ?

KEAN

Eh bien, va donc alors, et ne me laisse pas souffrir plus longtemps... Ne vois-tu pas que j'ai la fièvre, que la tête me brûle, que le sang me bout ?... D'ailleurs, je fermerai les stores, je me contenterai de passer sous ses fenêtres, je... (Voyant que Salomon n'est pas sorti.) Eh bien, pas encore ?

SALOMON

J'y vais, Kean, j'y vais... Ah ! l'on frappe.

KEAN

Oui, oui, l'on frappe. Eh bien, va ouvrir.

SALOMON

Et si c'est elle, vous resterez, n'est-ce pas ?

KEAN, riant

Imbécile !

SALOMON

J'y cours.

(Il sort.)

KEAN, s'appuyant au dossier d'une chaise

Enfant que je suis !... mais c'est que, Dieu me pardonne, mon cœur bat comme il battait à vingt ans ; je suis réellement insensé... et je n'ai pas besoin de feindre la folie...

SALOMON, paraissant

C'est elle, maître ! c'est elle !

KEAN

Elle ?... Elena !... Elena !... c'est vous !

Scène V

Kean, Anna, puis Salomon.

ANNA, levant le capuchon de sa mante

Non, monsieur Kean, c'est moi !

KEAN, tombant sur une chaise

Ah !...

ANNA

Pardon d'être venue ainsi ; mais, comprenez-vous ? ce matin, un bruit affreux s'est répandu par la ville, qu'hier, au spectacle, vous aviez été atteint d'un accès de folie... J'ai dit : « Il n'a pas de mère, il n'a pas de sœur, il n'a personne auprès de lui... J'y vais aller, moi... »

KEAN

Anna ! ah ! je reconnais bien là votre cœur dévoué. Anna, sur mon Dieu ! vous êtes une âme bonne et loyale... Ah ! vous n'avez pas tremblé, n'est-ce pas, pour votre réputation, pour votre honneur ?... vous n'avez pas craint qu'on ne dît que vous étiez ma maîtresse ?... Vous n'avez écouté que votre cœur... vous êtes venue... tandis qu'elle... C'est bien... Parlons de vous, Anna.

ANNA

Oh ! ce n'est donc pas vrai, cette nouvelle ?...

KEAN

Non. Je n'ai pas ce bonheur... Un fou, cela doit être bien heureux... Cela rit... cela chante... cela ne se souvient de rien !

ANNA

Ah ! maintenant, je partirai donc tranquille, sinon heureuse !

KEAN

Vous partez ? vous quittez Londres ?

ANNA

Londres ? Oh ! ce ne serait point assez ; je quitte l'Angleterre.

KEAN

Mais êtes-vous libre de le faire ? Et votre tuteur ?

ANNA

J'ai atteint ce matin ma majorité, et le premier usage que j'en ai fait a été de signer un engagement avec le correspondant du théâtre de New-York.

KEAN

Ainsi, rien n'a pu changer votre résolution ; et le tableau que je vous ai fait de cette carrière ?...

ANNA

Ce tableau était tracé pour la pauvre fille, et non pour la riche héritière. Si cher que coûtent le velours et la soie, pensez-vous, monsieur Kean, que vingt mille livres sterling de rente suffiront à payer mes costumes ?

KEAN

Et comment, avec tant de fortune et tant de beauté ?...

ANNA

Ni l'une ni l'autre n'ont suffi pour me faire aimer, et je veux y ajouter le talent pour compléter ma dot.

KEAN

Pauvre enfant !

ANNA

Oh ! n'est-ce pas qu'au milieu de vos triomphes, de vos plaisirs, de vos amours, n'est-ce pas que vous garderez un souvenir à la pauvre exilée, qui aura tout quitté dans un seul but, et avec un seul espoir ?

KEAN

Anna ! chère Anna !...

ANNA

N'est-ce pas que vous me permettrez de vous écrire, de vous raconter mes chagrins... mes travaux... mes progrès ?... Car, j'en ferai, oh ! je vous le jure !... surtout si, tout éloigné de moi que vous serez, vous voulez bien me conseiller et me soutenir.

KEAN

Oh ! tout ce que je pourrai faire pour ma meilleure amie, je le

ferai, soyez-en sûre... Mais quand partez-vous ?

ANNA

Dans deux heures.

KEAN

Et comment ?...

ANNA

Ma place est retenue sur le paquebot *le Washington*.

SALOMON, entrant avec mystère

Maître !

KEAN

Eh bien ?

SALOMON

Elle est montée par l'escalier dérobé, elle est entrée au moment où je m'y attendais le moins.

KEAN

Qui ?...

SALOMON

Une dame.

KEAN

Comment s'appelle-t-elle ?

SALOMON

Elle n'a voulu me dire que son prénom d'Elena.

KEAN

Elena ! et où est-elle ?

SALOMON

Dans la chambre à côté ; elle semble désespérée, elle veut vous voir absolument...

KEAN

Ah ! mon Dieu, comment faire ?

ANNA

C'est elle, n'est-ce pas ?

KEAN

Oui.

ANNA

On la dit bien belle. Laissez-moi la voir, Kean.

KEAN

Oh ! cela ne se peut pas.

ANNA

Ne craignez rien... Je n'ai qu'une chose à lui demander, qu'une prière à lui faire... Je me jetterai à ses genoux, et je lui dirai : « Rendez-le heureux, madame !... car il vous aime bien !... »

KEAN

Non, non, Anna, cela est impossible ; elle ne croirait jamais à l'innocence de nos relations... Comment pourrait-elle penser, vous voyant si jeune et si belle ?... Oh ! entrez dans ce cabinet, je vous en prie... Pardonnez-moi, Anna, pardonnez-moi...

ANNA, entrant dans le cabinet

Ai-je le droit de me plaindre ?

Scène VI

Kean, puis Elena.

KEAN

Maintenant, Salomon, fais entrer, fais entrer vite ! (Elena entre.) C'est vous, Elena !... c'est vous !... Oh ! vous êtes donc venue, au risque de tout ce qui pouvait vous arriver ?... Si vous saviez comme je vous attendais !

ELENA

J'ai hésité longtemps, je vous l'avouerai, Kean ; mais notre danger commun...

KEAN

Notre danger ?

ELENA

Oui, une lettre pouvait être surprise ; je tremblais que vous ne fussiez déjà arrêté.

KEAN

Arrêté, moi !... et pourquoi cela ?

ELENA

Parce que le bruit commence à se répandre que c'est un accès de colère, et non point de folie, qui vous a fait insulter le prince

royal et lord Mewill... On assure que ce dernier a vu, ce matin, le roi, auquel il s'est plaint, et le ministre, dont il a obtenu un mandat... Un procès terrible vous menace, Kean, fuyez ! vous n'avez pas une minute à perdre... et, cette nuit, quittez Londres, quittez l'Angleterre, si c'est possible... Vous ne serez en sûreté qu'en France ou en Belgique.

KEAN

Moi, fuir ?... moi, quitter Londres, l'Angleterre, comme un lâche qui tremble ?... Oh ! vous ne me connaissez pas, Elena... Lord Mewill veut de la publicité, nous lui en donnerons ; son nom n'est pas encore assez honorablement connu, il le sera comme il mérite de l'être.

ELENA

Vous oubliez qu'un autre nom aussi sera prononcé aux débats : on cherchera les motifs de ce double emportement contre le prince royal et lord Mewill, et on le trouvera.

KEAN

Oui, oui... vous avez raison... et tout cela est peut-être un bonheur... M'aimez-vous, Elena ?

ELENA

Vous le demandez !

KEAN

Écoutez : vous aussi, vous êtes compromise.

ELENA

Je le sais.

KEAN

Non, vous ne savez pas tout encore ; cet éventail que vous avez oublié hier dans ma loge...

ELENA

Eh bien ?

KEAN

Il a été trouvé.

ELENA

Par qui ?

KEAN

Par le comte.

ELENA

Grand Dieu !

KEAN

Il le connaît, n'est-ce pas ?

ELENA

Sans doute.

KEAN

Eh bien...

ELENA

Eh bien ?

KEAN

Vous me donniez le conseil de fuir, je suis prêt. Fuirai-je seul ?

ELENA

Oh ! vous êtes insensé, monsieur Kean... Non, non, c'est chose impossible ; non ! notre amour fut un instant d'égarement, d'erreur, de folie, auquel il ne faut plus songer, et que nous devons oublier nous-mêmes, afin que les autres l'oublient.

KEAN

L'oublier ? Oh ! vous n'y songez pas, Elena ! mais, quand je m'exilerais, quand je cesserais de vous voir, n'aurais-je pas votre image éternellement sur mon cœur ou devant mes yeux ? n'ai-je pas votre portrait, votre portrait chéri ?

ELENA

Je viens vous le redemander, Kean.

KEAN

Vous venez me redemander votre portrait ! Votre portrait, donné hier, vous venez me le redemander aujourd'hui !

ELENA

Mais songez que la raison l'exige. Kean, vous m'aimez, je le crois, je le sais ; mais pensez-vous qu'éloigné de moi, cet amour résistera à l'absence ? Non ; avec votre talent, et célèbre comme vous l'êtes, les occasions viendront d'elles-mêmes au-devant de

vous ; vous aimerez une autre femme, et mon portrait, mon portrait, qui est en ce moment un souvenir d'amour, ne sera plus alors qu'un trophée de victoire.

KEAN

Ah ! le voilà, madame ! Un pareil soupçon ne laisse aucun moyen de refus ; en amour, qui doute accuse.

ELENA

Kean !

KEAN

Je voilà ; je ne l'ai pas gardé longtemps et personne ne l'a vu, madame ; de sorte que, si vous en avez promis un autre, vous pouvez vous dispenser de le faire faire, et donner celui-là à la place.

ELENA

Promis à qui ?

KEAN

Que sais-je ? en échange de quelque éventail, peut-être.

ELENA

Ô Kean ! Kean ! après ce que j'ai fait pour vous, après ce que je vous ai sacrifié...

KEAN

Et que m'avez-vous tant sacrifié, madame, si ce n'est votre orgueil, vous ? C'est vrai, madame la comtesse de Koefeld est descendue jusqu'à aimer un comédien ; vous avez raison, cet amour était un moment d'erreur, d'égarement, de folie ; mais tranquillisez-vous, madame, l'erreur fut pour moi seul ; moi seul fus égaré, moi seul ai été fou ; oh ! oui, fou, et bien fou de croire au dévouement d'une femme ! fou de risquer pour elle mon avenir, ma liberté, ma vie, et cela sur un soupçon de jalousie, tandis que j'étais si ardemment aimé ! Oh ! j'avais tort, sang-Dieu ! j'avais tort ! Et voilà donc pourquoi ! c'était pour entendre ces choses sortir de votre bouche que je vous attendais depuis hier avec tant de mortelles impatiences ! voilà pourquoi mon cœur battait à me briser la poitrine, à chaque coup que l'on frappait à cette porte ! Oh ! je les connaissais pourtant bien, ces sortes

d'amours ; je savais de quelle profondeur et de quelle durée elles sont, et, vaniteux que je suis, je m'y suis laissé prendre !... Voilà votre portrait, madame.

ELENA

Oh ! Kean, ne m'en veuillez point d'avoir plus de raison que vous.

KEAN

Plus de raison que moi ? Oh ! je vous en défie, madame, et vous venez de faire une cure merveilleuse. J'avais le transport, le délire, quelque chose comme une fièvre cérébrale ; vous m'avez appliqué de la glace sur la tête et sur le cœur, je suis guéri. Mais une plus longue absence augmenterait probablement les soupçons du comte, en admettant que cet éventail lui en ait donné ; puis, d'un moment à l'autre, le constable peut venir pour m'arrêter...

ELENA

Ah ! Kean, Kean, j'aime mieux votre colère que votre ironie. Me quitterez-vous ainsi ? est-ce ainsi que vous me direz adieu ?

KEAN

Madame la comtesse de Koefeld permettra-t-elle au comédien Kean de lui baiser la main ?

(Il s'incline pour baiser la main de la comtesse.)

LE COMTE, dans l'antichambre

Je vous dis que j'entrerai, monsieur !...

SALOMON, de même

Et je vous dis que vous n'entrerez pas, moi !

ELENA

Le comte ! le comte !

KEAN

Votre mari ?... Oh ! mais c'est donc une fatalité qui l'amène ! Cachez-vous, Elena, cachez-vous ! (Elle va au cabinet d'Anna.) Non, point là ; ici, ici ! Là du moins, personne ne vous verra ; les fenêtres donnent sur la Tamise.

ELENA

Un dernier mot, une dernière prière...

KEAN

KEAN

Laquelle ? Dites, dites.

ELENA

Mon mari vient vous demander raison, sans doute.

KEAN

Soyez tranquille, madame, le comte me sera sacré. Hier, peut-être eussé-je donné des années de ma vie pour une rencontre avec lui ; mais, aujourd'hui, soyez tranquille, je ne lui en veux plus.

LE COMTE

Je vous dis qu'il faut que je le voie !

KEAN, allant ouvrir la porte

Qu'est-ce à dire, Salomon ? et pourquoi ne laissez-vous pas entrer M. le comte de Koefeld ?

(Le comte entre. Kean referme la porte, et met la clef dans sa poche.)

Scène VII

Kean, le comte de Koefeld, Salomon.

SALOMON

Maître, vous m'aviez dit...

KEAN

Que je ne voulais recevoir personne, c'est vrai ; mais j'étais loin de m'attendre à l'honneur que me fait M. le comte.

(Il fait signe à Salomon de sortir.)

LE COMTE

Au contraire, monsieur, j'aurais cru que vous n'aviez clos votre porte que vous comptiez sur ma visite.

KEAN

Et d'où m'aurait pu venir cette présomption, monsieur le comte ?

LE COMTE

De ce que j'avais dit hier dans votre loge, à propos de nous autres Allemands, que, lorsque nous nous croyions offensés, nous nous battions avec tout le monde : or, je suis offensé, monsieur, et je viens pour me battre. La cause, vous la connaissez, mais il est important qu'elle reste entre nous ; aussi vous voyez que,

contrairement aux habitudes, je ne vous ai point écrit, je ne vous ai envoyé personne, et je suis venu à vous, seul et confiant comme un homme d'honneur. En passant devant la première caserne que nous trouverons sur le chemin d'Hyde park, nous prierons deux officiers de nous servir de témoins. Quant au motif de notre rencontre, ce sera tout ce que vous voudrez : une querelle à propos de la mort de lord Castlereagh ou de l'élection de M. O'Connell.

KEAN

Mais vous comprenez, monsieur le comte, que ce motif, suffisant pour tout autre, ne l'est pas pour moi : il ne peut y avoir rencontre que lorsqu'il y a offense, et je ne crois pas avoir été assez malheureux...

LE COMTE

C'est bien, monsieur, c'est bien ! je comprends cette délicatesse ; mais cette délicatesse est presque une nouvelle insulte. Si vous ne vous battez pas lorsque vous avez offensé, vous battez-vous lorsqu'on vous offense ?

KEAN

C'est selon, monsieur... Si l'on m'offense sans motif, j'attribue à la folie l'insulte qu'on me fait, et je plains celui qui m'insulte.

LE COMTE

Monsieur Kean, dois-je croire que votre réputation de courage est usurpée ?

KEAN

Non, monsieur le comte, car j'ai fait mes preuves.

LE COMTE

Prenez garde, je dirai partout que vous êtes un lâche.

KEAN

On ne vous croira pas.

LE COMTE

Je dirai que j'ai levé la main...

KEAN

Et vous ajouterez que je l'ai arrêtée pour épargner à l'un de

nous un chagrin mortel.

LE COMTE

C'est bien ; vous ne voulez pas vous battre, je ne puis pas vous forcer ; mais il faut que ma colère se répande, songez-y bien, et, si ce n'est sur vous, ce sera sur votre complice.

KEAN, le retenant

Je vous jure, monsieur le comte, que vous êtes dans l'erreur la plus profonde, je vous jure que vous n'avez aucun motif de soupçonner ni moi ni personne.

LE COMTE

Ah ! je voulais que tout cela se passât dans le silence, et vous me forcez au bruit ; votre sang suffisait à ma haine, et je ne demandais pas autre chose ; mais vous avez peur de ma vengeance et vous la renvoyez à une femme, c'est bien.

KEAN

Monsieur le comte, il y a quelque chose de plus lâche qu'un homme qui refuse de se battre, c'est un homme qui s'attaque à une femme qui ne peut pas lui répondre.

LE COMTE

Toute vengeance est permise du moment qu'elle atteint le coupable.

KEAN

Et moi, je vous dis, monsieur, que la comtesse est innocente ; je vous dis qu'elle a droit à vos égards et à votre respect ; je vous dis que, si vous prononcez un seul mot qui la compromette, que, si vous froissez un pli de sa robe, que, si vous touchez un cheveu de sa tête, il y a à Londres des hommes qui ne laisseront pas impunie une telle action. Et tenez, moi tout le premier, moi qui ne l'ai vue qu'une fois, moi qui la connais à peine, moi qui ne la connais pas...

LE COMTE

Ah ! tout bon comédien que vous êtes, monsieur Kean, vous venez cependant de vous trahir. Eh bien, maintenant, parlons franc ; regardons-nous en face et ne détournes plus les yeux ; connaissez-vous cet éventail ?

KEAN

Cet éventail ?

LE COMTE

Il appartient à la comtesse.

KEAN

Eh bien, monsieur ?...

LE COMTE

Eh bien, monsieur, cet éventail, hier, je l'ai trouvé...

SALOMON, entrant

Une lettre pressée du prince de Galles.

KEAN

Plus tard.

SALOMON, à demi-voix

Non, tout de suite.

KEAN

Vous permettez, monsieur le comte ?

LE COMTE

Faites, faites ; je ne m'éloigne pas.

KEAN, après avoir lu

Vous connaissez l'écriture du prince de Galles, monsieur ?

LE COMTE

Sans doute ; mais que peut avoir à faire l'écriture du prince de Galles ?...

KEAN

Lisez.

LE COMTE, lisant

« Mon cher Kean, voulez-vous faire chercher avec le plus grand soin dans votre loge ; je crois y avoir oublié hier l'éventail de la comtesse de Koefeld, que je lui avais emprunté afin d'en faire faire un pareil à la duchesse de Northumberland. J'irai vous demander raison aujourd'hui de la sottise querelle que vous m'avez cherchée hier au théâtre, à propos de cette petite fille d'Opéra ; je n'aurais jamais cru qu'une amitié comme la nôtre pût être altérée par de semblables bagatelles.

» Votre affectionné,

» GEORGES. »

KEAN

Cette lettre répond mieux que je ne pourrais le faire à des soupçons que je commence à comprendre, monsieur le comte, et dont vous sentirez facilement que ma modestie ne me permettait pas de me croire l'objet.

LE COMTE

Monsieur Kean, on parle de vous arrêter, de vous conduire en prison, n'oubliez pas que les palais consulaires sont inviolables, et que l'ambassade de Danemark est un palais consulaire.

KEAN

Merci, monsieur le comte.

LE COMTE

Adieu, monsieur Kean.

(Kean le reconduit jusqu'à la porte.)

Scène VIII

Kean, puis le constable.

KEAN

Elle est sauvée ! Bon et excellent Georges, par quel miracle a-t-il appris ?... Maintenant, il faut qu'elle sorte et sans perdre un instant, afin d'être arrivée avant son mari. Allons... (Le constable entre.) Qui vient encore ? Salomon laissera-t-il donc entrer toute la terre ?

LE CONSTABLE

Je vous demande mille pardons pour lui, monsieur Kean, mais c'est moi qui lui ai forcé la main.

KEAN

C'est vous, monsieur le constable !

LE CONSTABLE

Oui, et désolé de la circonstance qui m'amène : j'aime tant les artistes ! mais, vous comprenez, monsieur Kean ? le devoir avant tout, et, au nom du roi et des deux Chambres (le touchant de sa baguette), je vous arrête.

KEAN

Et de quoi m'accuse-t-on ?

LE CONSTABLE

D'injures graves prononcées dans un endroit public contre le prince royal et contre un membre de la Chambre.

KEAN

Et que me reste-t-il à faire ?

LE CONSTABLE

À suivre mes gens, qui sont dans l'antichambre.

KEAN

Et je dois ainsi abandonner mon hôtel ?

LE CONSTABLE

J'y reste pour faire mettre les scellés : à votre retour, vous y trouverez tout ce que vous y avez laissé.

KEAN

Pardon, monsieur le constable, mais il y a peut-être dans mon hôtel des choses qui ne pourraient en conscience rester sous le scellé tout le temps que durera mon absence. Vous êtes esclave de la loi, monsieur le constable ; mais vous n'êtes pas plus sévère qu'elle ?

LE CONSTABLE

Non, monsieur Kean, et, si je puis faire quelque chose pour un artiste que j'admire...

KEAN

Vous avez reçu l'ordre de m'arrêter, mais non pas d'arrêter les personnes qui se trouveraient chez moi, n'est-ce pas ?

LE CONSTABLE

L'ordre est nominal et pour vous seul.

KEAN

Eh bien, il y a dans ce cabinet (il montre la chambre où est cachée Anna) une jeune dame que vous connaissez et qui désirerait sortir...

LE CONSTABLE

Avant que les scellés fussent mis ? Je comprends.

KEAN

KEAN

Et sans être soumise à l'inspection de vos gens.

LE CONSTABLE

Et je connais cette jeune dame ?

KEAN

À moins que vous n'ayez déjà oublié le nom de miss Anna Damby.

LE CONSTABLE

Miss Anna Damby ?

KEAN

Elle part pour New-York dans une heure, sur le paquebot *le Washington*.

LE CONSTABLE

Je le sais bien ; c'est moi qui l'ai conduite chez le correspondant, et qui ai retenu sa place.

KEAN

Vous devez comprendre alors qu'elle a quelque recommandation particulière à me faire avant son départ.

LE CONSTABLE

Vous me promettez de ne point chercher à vous échapper, monsieur Kean ?

KEAN

Je vous en donne ma parole d'honneur. (Le constable sort. Kean ouvre la porte.) Anna !

Scène IX

Les mêmes, Anna.

ANNA

Qu'ai-je entendu, mon Dieu ! on veut vous arrêter ? Oh ! je ne pars plus, Kean, je reste. Vous, prisonnier !

KEAN

Anna, voici monsieur le constable, qui permet qu'avant de vous quitter, je vous dise un dernier adieu. Monsieur le constable, madame sortira tout à l'heure, enveloppée de ce mantelet et de ce voile ; je vous rappelle votre promesse.

LE CONSTABLE

Et je la tiendrai, monsieur Kean ; ce n'est point à un artiste comme vous que je voudrais manquer de parole.

(Il sort.)

Scène X

Kean, Anna.

KEAN

Il est sorti... Anna !... Oh ! je vais vous faire une demande étrange, que vous pourriez me refuser, mais que vous ne me refuserez pas ; un dernier sacrifice, un dernier dévouement... Une femme est là, vous le savez, une femme qui serait perdue si son visage était reconnu, si son nom était prononcé, car elle est mariée. Oh ! Anna ! Anna ! au nom de ce que vous avez de plus cher et de plus sacré, prenez pitié d'elle !

ANNA, détachant son voile et sa mante

Tenez, Kean.

KEAN, tombant à genoux

Anna ! Anna ! vous êtes un ange !... (Se précipitant dans le cabinet.) Elena ! Elena ! vous êtes sauvée ! (Il pousse un cri.) Ah !

ANNA

Qu'y a-t-il, mon Dieu ?

KEAN

Elena !... Elena !... Personne !... disparue ! et la fenêtre ouverte, la Tamise !... Oh ! elle aura entendu la voix de son mari, ses menaces... Je suis son meurtrier, son assassin ! c'est moi qui l'ai tuée !... (S'élançant vers la porte du fond.) Perdue ! perdue !

Scène XI

Les mêmes, le prince de Galles.

LE PRINCE, à demi-voix

Sauvée !

KEAN

Elena ?

KEAN

LE PRINCE

Oui.

KEAN

Comment ?

LE PRINCE

Par un ami qui veille sur vous depuis hier, et qui, à tout hasard et prévoyant tout péril, avait une gondole sous vos fenêtres, et une voiture devant votre porte.

KEAN

Et où est-elle ?

LE PRINCE

Chez elle, où je l'ai fait reconduire par un homme de confiance, tandis que j'écrivais, moi. Avez-vous reçu ma lettre ?

KEAN

Oui, mon prince, et vous m'avez sauvé deux fois. Comment expierai-je mes torts envers vous, monseigneur ? Ah ! j'ai mérité un châtement, et j'irai en prison avec joie.

LE PRINCE

Eh bien, pas du tout ! c'est que vous n'irez pas, monsieur.

(Anna lève la tête.)

KEAN

Comment ?

LE PRINCE

J'ai obtenu de mon frère, à grand'peine, je vous l'avouerai, et voilà pourquoi ma gondole était sous vos fenêtres et ma voiture devant votre porte, que vos six mois de prison, car il ne s'agissait pas de moins que six mois de prison, fussent convertis en une année d'exil.

KEAN

Ah ! Votre Altesse m'envoie en exil, tandis que la comtesse de Koefeld...

LE PRINCE

Retourne en Danemark, monsieur, où les premières dépêches de son roi rappelleront l'ambassadeur. Êtes-vous tranquille, maintenant ?

KEAN

Oh ! mon prince ! Et le lieu de mon exil est-il indiqué ?

LE PRINCE

Vous irez où vous voudrez, pourvu que vous quittiez l'Angleterre : à Paris, à Berlin, à New-York.

KEAN

J'irai à New-York.

ANNA, se levant

Que dit-il ?

KEAN

Fixe-t-on le moment de mon départ ?

LE PRINCE

Vous avez huit jours pour régler vos affaires.

KEAN

Je partirai dans une heure.

ANNA, s'approchant de Kean

Ah ! mon Dieu !

KEAN

Le bâtiment sur lequel je dois m'éloigner m'est-il désigné ?

LE PRINCE

Non ; vous prendrez celui que bon vous semblera.

KEAN

Je choisis le paquebot *le Washington*.

ANNA, s'appuyant sur Kean

Kean !

LE PRINCE

Et j'espère, monsieur, que l'air de l'Amérique vous rafraîchira le cerveau et vous rendra plus sage.

KEAN

Je compte m'y marier, monseigneur.

ANNA

Ah !

LE PRINCE

Quelle est cette jeune fille ?

KEAN

Miss Anna Damby, engagée d'aujourd'hui pour jouer les premiers rôles au théâtre de New-York.

LE PRINCE

Miss Anna Damby ? Ah ! je devine... (S'inclinant.) Miss !...

ANNA, faisant la révérence

Monseigneur...

SALOMON, entrant avec des guêtres,
et un paquet à la main

Là !

KEAN

Eh bien, mon pauvre Salomon ?

SALOMON

Eh bien, maître, me voilà prêt.

KEAN

Comment ?

SALOMON

N'allez-vous pas à New-York ?

KEAN

Oui.

SALOMON

Pour y donner des représentations ?

KEAN

Sans doute.

SALOMON

Eh bien, du moment que vous jouez la comédie, il vous faut un souffleur ?

KEAN, à Salomon et à Anna

Ah ! vous êtes mes deux seuls, mes deux vrais amis !

LE PRINCE

Vous êtes un ingrat, monsieur Kean.

KEAN, se jetant dans ses bras

Que Votre Altesse me pardonne !

DISTRIBUTION

KEAN	M. Frédérick Lemaitre
Le PRINCE DE GALLES	M. Bressant
Le COMTE DE KOEFELD	M. Daudel
Lord MEWILL	M. Dussert
Le régisseur	M. Cazot
SALOMON	M. Prosper
PISTOL	M. Adrien
Le constable	M. Rébard
PETER PATT	M. Dumoulin
JOHN	M. Lamarre
TOM	M. Sainville
DAVID	M. Édouard
DARIUS	M. Hyacinthe
BARDOLPH	M. Renaud
L'intendant	M. Emmanuel
Le sommelier	M. Louis
Premier valet	M. Mayer
Deuxième valet	M. Adolphe
KETTY	M ^{me} Georgina
ELENA, comtesse de Koefeld	M ^{me} Pauline
ANNA DAMBY	M ^{me} Atala Beauchêne
AMY, comtesse de Gosswill	M ^{me} Jolivet
JULIETTE	M ^{me} Mazurier
La suivante	M ^{me} Alberti
La nourrice	M ^{me} Louisa
Une servante	M ^{me} Aimée